VOYAGE AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES DU NOUVEAU CONTINENT 11 - La Havane

Alexandre de Humboldt Aimé Bonpland



Éditions l'Escalier

VOYAGE AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802 & 1804

La mer des Antilles

Alexandre de Humboldt Aimé Bonpland

Rédigé par Alexandre de Humboldt

Tome 12 sur treize



PRINCIPALES UNITÉS UTILISÉES

1 ligne = 2 256 mm 1 pouce = 12 lignes = 27,07 mm 1 pied = 12 pouces = 324,839 mm 1 brasse = 1 828,8 mm 1 toise = 6 pieds = 1 949,034 mm 1 lieue = 2 000 toises = 3 898 m

1 degré Réaumur = 100/80 de degré centigrade

1 pipe = 411 327 litres

SUITE DU LIVRE X SUITE DU CHAPITRE XXVIII

C'est par une erreur assez généralement répandue en Europe et qui influe sur la manière d'envisager les effets de la cessation de la traite que dans les Antilles appelées colonies à sucre, on suppose la majeure partie des esclaves employés dans les sucreries mêmes. La culture de la canne est sans doute un des motifs les plus puissants pour vivifier le commerce des Noirs; mais un calcul très simple prouve que la masse totale des esclaves que renferment les Antilles est presque trois fois plus grande que le nombre attaché aux sucreries. J'ai fait voir il y a déjà sept ans¹ que si les 200 000 caisses de sucre qu'exportait l'île de Cuba en 1812 étaient produites dans de grands établissements, moins de 30 000 esclaves auraient suffi pour ce genre d'industrie. C'est pour combattre des préjugés fondés sur de fausses évaluations numériques, c'est dans des vues d'humanité qu'il faut rappeler ici que les maux de l'esclavage pèsent sur un beaucoup plus grand nombre d'individus que les travaux agricoles ne l'exigent même en admettant, ce que je suis bien loin d'accorder, que le sucre, le café, l'indigo ou le coton ne peuvent être cultivés que par des esclaves. À l'île de Cuba, on compte généralement 150 Noirs pour la fabrication de 1 000 caisses (184 000 kilog.) de sucre terré, ou, en nombre rond, un peu plus de 1 200 kilos par tête d'esclave adulte.² Une production de 440 000 caisses n'exigerait par conséquent que 66 000 esclaves. Si l'on ajoute à ce nombre pour les cultures du café et du tabac dans l'île de Cuba, 36 000 on trouve que des 260 000 esclaves qui y existent aujourd'hui, près de 100 000 suffiraient pour les trois grandes branches de l'industrie coloniale sur lesquelles repose l'activité du commerce. D'ailleurs, le tabac n'est presque cultivé que par des Blancs et des hommes libres. Nous avons exposé (Tom. XI) et je me suis fondé dans cette assertion, sur l'autorité la plus respectable, celle du Consulado de La Havane, qu'un tiers (32 p. c.) des esclaves habite les villes et reste par conséquent étranger à toute espèce de culture. Or, si nous prenons en considération, 1° le nombre d'enfants répandus dans

^{1 -} Voyez Tom. V

^{2 -} À Saint-Domingue on comptait, en de grandes et belles habitations, 1 4/5 esclave cultivateur pour 1 carreau; mais dans des cultures dispersées dans toute l'île, d'après les documents de M. le marquis de Gallifet, 3 esclaves pour 1 carreau; or, si le produit d'un carreau (à 1 29/100 hect.) est de 2 300 kilos de sucre brut, on trouve 833 kilos par tête d'esclave. M. Moreau de Jonès a même fait voir que le calcul pour la masse totale des terrains cultivés dans les colonies françaises ne donne que 33 1/3 quint., ou 1 640 kilos par carreau. (Commerce ux XIXe siècle, Tom. II, p. 308, 311). À la Jamaïque, on n'évalue 1 Nègre qu'à un hogshead de sucre (ou 711 kilos) d'après M. Withmore. Déjà le rédacteur de la Representacion du Consulado de La Hawane aux Cortès a paru frappé de la plus grande quantité de sucre que produit Cuba avec moins de Nègres que la Jamaïque. (Documentos, p. 56). Dans le mémoire manuscrit: Sucinta Noticia de la situacion de la Isla de Cuba, en Agosto 1800, rédigé par un des riches propriétaires de La Hawane, je trouve l'assertion suivante: « Telle est l'immense fertilité de nos terres que chez nous on compte 160 à 180 arrobas dans des positions très heureuses, cent arrobas de sucre blanc et blond dans la totalité de l'île, par tête de Nègre. À Saint-Domingue, on en compte 60; à la Jamaïque 70 arrobas de sucre brut ». En réduisant ces évaluations en kilogrammes, elles donnent, pour Cuba, 1 194 kilogrammes de sucre terré; pour la Jamaïque 804 kilos de sucre brut.

les haciendas et incapables de travail ; 2° la nécessité d'employer dans de petites plantations ou cultures dispersées, un nombre de Nègres beaucoup plus considérable pour produire une même quantité de sucre que dans des cultures réunies ou grands ateliers, on trouve que sur 187 000 esclaves répandus dans les champs, il y en a pour le moins un quart ou 46 000 qui ne produisent ni sucre, ni café, ni tabac. La traite n'est pas seulement barbare, elle est aussi déraisonnable, parce qu'elle manque le but qu'elle veut atteindre. C'est comme un courant d'eau qu'on a amené de très loin et dont plus de la moitié dans les colonies mêmes est détournée des terrains auxquels il était destiné. Ceux qui répètent sans cesse que le sucre ne peut être cultivé que par des Noirs esclaves, semblent ignorer que l'archipel des Antilles renferme 1 148 000 esclaves, et que toute la masse de denrées coloniales que produisent les Antilles n'est due qu'au travail de cinq à six cent mille.³ Examinez l'état actuel de l'industrie du Brésil, calculez ce qu'il faut de bras pour verser dans le commerce d'Europe le sucre, le café et le tabac qui sortent de ses ports : parcourez ses mines d'or si faiblement travaillées de nos jours et répondez si l'industrie du Brésil exige qu'on tienne en esclavage 1 960 000 Noirs et mulâtres. Plus des trois quarts de ces esclaves brésiliens⁴ ne sont occupés ni de lavages d'or ni de la production de denrées coloniales, de ces denrées qui comme on l'assure gravement, rendent la traite un mal nécessaire, un crime politique inévitable.

Café. La culture du cafier date, comme le perfectionnement de la construction des chaudières dans les sucreries, de l'arrivée des émigrés de Saint-Domingue surtout des années 1796 et 1798. Un hectare donne 860 kilos comme produit de 3 500 arbrisseaux. On comptait, dans la province de La Havane: en 1800: 60 cafetales, en 1817: 779. Comme le cafier est un arbuste qui ne donne de bonnes récoltes que dans la quatrième année, l'exportation du café du port de La Havane n'était encore en 1804, que de 50 000 arrobas. Elle s'est élevée:

en 1809 : à 320 000 arrobas

1815 : 918 263 1816 : 370 229 1817 : 709 351 1818 : 779 618

1819 : 642 716

^{3 -} Pour prouver combien ce calcul est loin d'être exagéré, nous rappellerons que l'exportation de l'archipel des Antilles est de 287 millions kilo. de sucre et 38 millions kilo. de café et qu'en comptant dans de grands établissements et pour une fertilité moyenne seulement 800 kilos de sucre et 500 kilos de café (produit de 2 000 arbrisseaux) par tête de Nègre, on trouve pour la production du sucre et du café exportés 435 000 cultivateurs : que l'on augmente ce nombre à cause des individus non adultes, et à cause de la moindre production des petites cultures d'un tiers, même de la moitié si l'on veut, et l'on n'arrivera pas à plus de 652 000 esclaves sur 1 148 000 qu'on compte de tout âge et de tout sexe dans les Antilles. (Voyez Tom. XI, p. 160 et 161). Le Consulado admettait en 1811 à Cuba, dans les villes, 69 000 ; dans les champs, 143 000 esclaves.

^{4 -} Un voyageur très éclairé, M. Caldeleugh (*Travels in South America*, Tom. I, p. 79), évalue les esclaves brésiliens aussi à 1 800 000, quoiqu'il suppose que la population entière n'est que de 3 millions. (Voy. T. IX, p. 177 et 178).

1820 : 686 046 1822 : 501 429 1823 : 895 924 1824 : 661 674

Ces chiffres prouvent de grandes variations dans la fraude des douanes et l'abondance des récoltes car les résultats des années 1816 et 1823 que l'on pourrait croire moins précis, ont été récemment vérifiés sur les registres des douanes. En 1815, où le prix du café était de 15 piastres le quintal, la valeur de l'exportation de La Havane a excédé la somme de 3 443 000 piastres. En 1823, l'exportation du port de Matanzas a été de 84 44 arrobas de sorte qu'il ne paraît pas douteux que dans des années d'une fertilité moyenne, l'exportation totale de l'île, par des voies licites et illicites, est de plus de 14 millions de kilogrammes.

I. Exportation enregistrée, année moyenne de 1 818 à 1 824 :

a) à La Havane : 694 000 arrobas

b) à Matanzas, Trinidad, Santiago de Cuba, etc. : 220 000

II. Fraude⁵ des douanes : 304 000

Total: 1 218 000

Il résulte de ce calcul que l'exportation du café de l'île de Cuba est supérieure à celle de Java, qu'en 1820, M. Crawfurd⁶ estimait de 190 000 *piculs*, ou 11 4/5 millions de kilogrammes et à celle de la Jamaïque, qui ne s'élevait⁷ en 1823, d'après les registres des douanes, qu'à 169 734 cwt, ou 8 622 478 kilogrammes. Dans la même année, la Grande-Bretagne a reçu⁸ de toutes les Antilles anglaises 194 820 cwt ou 9 896 866 kilogrammes; ce qui prouve que la Jamaïque seule en a produit 6/7. La Guadeloupe a livré en 1810 à la métropole, 1 017 190 kilos; la Martinique, 671 336 kilos À Haïti où la production du café avant la Révolution Française a été de 37 240 000 kilogrammes, le Port-au-Prince n'a exporté en 1824, que 91 544 000 kilogrammes. Il paraît que l'exportation totale du café dans l'Ar-

^{5 -} D'après des renseignements pris sur les lieux, la fraude des douanes est beaucoup plus considérable sur l'exportation du café que sur celle du sucre : j'ai évalué la première à 1/3, la seconde à 1/4 des quantités enregistrées. Les sacs de café qui doivent contenir 5 arrobas en renferment souvent 7 à 9 : aussi, dans ces derniers temps, a-t-on préféré de demander aux propriétaires une declaracion jurada.

^{6 -} Ce n'est que par une réduction erronée des tonneaux en livres *avoir du poids* (eu supposant 54 260 tons = 486 158 960 livres) que cet estimable auteur a été porté à considérer l'exportation de Java (25 840 000 livres ou 11 628 000 kilogrammes), comme 2/7 de l'exportation du café des Antilles anglaises et comme 1/19 de la consommation de l'Europe (*Hist. of the Indian Arch.*, Tom. III, p. 374). Les 54 260 tonneaux (à 20 cwt, ou 1 016 kilos) que M. Crawfurd regarde comme la consommation du café en Europe n'équivalent pas à 218 millions de kilos, mais à 55 128 000 kilos, évaluation même inférieure à celle à laquelle je me suis arrêté en 1818 (T. V). On croit que toute l'Arabie ne verse dans le commerce de la Perse, de l'Inde et de l'Europe, que 7 à 8 millions de kilos de café. (Tom. I).

^{7 -} M. Colquhoun évaluait en 1812, l'exportation de la Jamaïque aux ports des trois Royaumes-Unis à 28 385 395 liv. angl., ou 12 773 427 kilos; l'importation de toutes les Antilles anglaises (sans y comprendre les îles passagèrement conquises) à 31 871 612 livres angl., ou 14 342 225 kilos (Wealth of the Brit. Emp., p. 378; Relat., hist., Tom. V).

^{8 -} Stat. Illustr., p. 54. L'exportation de la Guyane anglaise en 1823, était de 72 644 cwt, ou 3 690 315 kilogrammes.

chipel des Antilles par les seules voies licites, s'élève aujourd'hui à plus de 38 millions de kilogrammes. C'est presque cinq fois la consommation de la France qui de 1820 à 1823, a été, année moyenne, de 8 198 000 kilogrammes. La consommation de la Grande-Bretagne n'est encore 10 que de 3 1/2 millions de kilogrammes mais le commerce et la production de cette denrée ont tellement augmenté dans les deux hémisphères que la Grande-Bretagne en a exporté dans les différentes phases de son commerce :

en 1788 : 30 862 cwt (à 50 4/5 kilo.)

1793 : 96 167 1803 : 268 392 1812 : 641 131

1814 : 1 193 361

1818 : 456 615

1821 : 373 251 1822 : 521 140

1823 : 296 942

L'exportation de 1814 était de 60 1/2 millions de kilogrammes, ce que l'on peut croire avoir été à cette époque, presque la consommation de l'Europe entière. La Grande-Bretagne (en prenant toujours cette dénomination dans son véritable sens où elle ne désigne que l'Angleterre et l'Écosse) consomme aujourd'hui presque deux fois et demie moins de café, et trois fois plus de sucre que la France.

De même que le prix du sucre à La Havane est compté par arroba de 25 livres espagnoles (ou 11,49 kilos) le prix du café est toujours indiqué par quintal (ou 45,97 kilos). On a vu osciller ce dernier de 4 à 30 piastres : en 1808, il est même descendu au-dessous de 24 réales. Les prix de 1815 et 1819 ont été entre 13 et 17 piastres le quintal; aujourd'hui le café est à 12 piastres. Il est probable que la culture du café n'occupe dans toute l'île de Cuba, à peine 28 000 esclaves qui produisent, année moyenne, 305 000 quintaux espagnols (14 millions de kilogrammes) ou, d'après la valeur actuelle, 3 660 000 piastres tandis que 66 000 Nègres produisent 440 000 caisses (81 millions de kilogrammes) de sucre, qui, au prix de 24 piastres valent 10 560 000 piastres. Il résulte de ce calcul qu'un esclave produit actuellement du café pour la valeur de 130 piastres; du sucre pour 160 piastres. Il est presque inutile de faire observer ici que ces rapports changent avec les prix des deux denrées, dont les variations sont souvent

^{9 -} Rodet, sur le Commerce extérieur, p. 153. De ces 8 millions de kilogrammes de café, Paris seul paraît consommer plus de 2 1/2 millions. Chateauneuf, Rech. sur les consommations de Paris, 1821, p. 107.

^{10 -} Avant l'année 1807 où les droits sur le café furent réduits, la consommation dans la Grande-Bretagne n'était pas de 8 000 cwt (moins de 1/2 million de kilos); en 1809, elle s'élevait à 45 071 cwt; en 1810, à 49 147 cwt; en 1823, à 71 000 cwt; en 1824, à 66 000 cwt (ou 3 552 800 kilos). Report of the Com. of the Liverp. East-India Assoc., 1822, p. 58, et Nichols, Lond. Price Curr., 1825, p. 65.

opposées et que, dans ces calculs qui peuvent jeter quelque jour sur l'agriculture dans la région tropicale, j'embrasse sous un même point de vue, la consommation intérieure et l'exportation par les voies licites et illicites.

Tabac. Le tabac de l'île de Cuba est célèbre dans toutes les parties de l'Europe où l'usage de fumer, emprunté aux indigènes d'Haïti, a été introduit vers la fin du XVIe et le commencement du XVIIe siècle. On espérait généralement que la culture du tabac délivrée de toutes les entraves d'un monopole odieux, devait fournir à La Havane un objet de commerce très considérable. Les intentions bienveillantes que le gouvernement a montrées depuis 6 ans en abolissant la Factoria de tabacos, n'ont pas produit dans cette branche de l'industrie les améliorations auxquelles on croyait pouvoir s'attendre. Les cultivateurs manquent de capitaux; le fermage des terres est devenu excessivement cher et la prédilection pour la culture du cafier nuit à celle du tabac.

Les plus anciennes données que nous possédons sur la quantité de tabac que l'île de Cuba a versé dans les magasins de la métropole, remontent à 1 748. D'après Raynal, écrivain beaucoup plus exact qu'on ne le croit généralement, cette quantité était, de 1748 à 1753, année moyenne, de 75 000 arrobas. De 1789-1794, le produit de l'île s'était élevé annuellement à 250 000 arrobas ; mais, depuis cette époque jusqu'en 1803, le renchérissement des terres, l'attention portée exclusivement sur les caféières et les sucreries, les petites vexations dans l'exercice du monopole royal (estanco) et les entraves du commerce extérieur diminuèrent progressivement la production de plus de la moitié. On croit cependant que, de 1822 à 1825, la production totale du tabac de l'île a été de nouveau de trois à quatre cent mille arrobas.

La consommation intérieure du tabac est dans toute l'île, de plus de 200 000 arrobas. Jusqu'en 1761, la Compagnie de commerce de La Havane livra le tabac de Cuba aux manufactures royales de la Péninsule, d'après des contrats qui furent renouvelés de temps en temps avec la Trésorerie ou *Real Hacienda*. La Régie (*Factoria de tabacos*) remplaça cette compagnie et exploita elle-même le monopole. On réduisit les prix payés aux cultivateurs à trois classes (suprema, mediana, y infima) : ces prix étaient en 1804, de 6, de 3 et de 2 1/2 piastres l'arroba. En comparant la diversité des prix aux quantités produites, on trouve que la Factorerie royale paya les feuilles de tabac au prix moyen de 16 piastres le quintal. À cause des frais de fabrication, la livre de cigarros revenait à l'administration à La Havane même, à 6 réales (ou 3/4 piastres) ; la livre de tabac en poudre, en *polvos delgados con color*, à 3 1/2 réales, *en polvos suaves ou cucaracheros* de Séville, à 1 1/2 reale.

Dans de bonnes années, lorsque la récolte (produit des avances que la Factorerie faisait à des cultivateurs peu aisés) s'élevait à 350 000 arrobas de feuilles, on fabriquait 128 000 arrobas pour la Péninsule, 80 000 pour La Havane, 9 200 pour le Pérou, 6 000 pour Panama, 3 000 pour Buenos-Ayres, 2 240 pour le Mexique et 1 000 pour Caracas et Campêche. 11 Pour

^{11 -} De la Situacion actual de la Real Factoria de Tabacos de la Havana en Abril 1804 (document manuscrit officiel). À Séville, on tenait accumulés quelquefois 10 à 12 millions de livres de tabac et le revenu de la Renta del

compléter la somme de 315 000 000 (car la récolte perd 10 pour cent de son poids, en merma y aberias, pendant la fabrication et les transports), il faut supposer que 80 000 arrobas étaient consommés dans l'intérieur de l'île (en los campos), où le monopole ou la régie n'était point exercé. L'entretien de 120 esclaves et les frais de fabrication ne s'élevaient annuellement qu'à 12 000 piastres, mais les employés de la Factoria 541 000 piastres. 12 La valeur des 128 000 arrobas qu'en de bonnes années on envoyait en Espagne, soit en cigares, soit en tabac en poudre (rama y polvos) excédait, d'après les prix communs d'Espagne, souvent 5 millions de piastres. On est surpris de voir que les états d'exportation de La Havane (documents publiés par le Consulado) ne portent, parmi les exportations pour 1816, que 3 400 arrobas; pour 1823, que 13 900 arrobas de tabac en rama et 71 000 livres de *tabac torcido*, évalués ensemble, à la douane à 281 000 piastres ; pour 1825, que 70 302 livres de cigares et 167 100 livres de tabac en feuilles et côtes, mais il faut se rappeler que nulle branche de la contrebande est plus active que celle des cigares. Quoique le tabac de la Vuelta de abajo soit le plus renommé, une exportation considérable se fait aussi dans la région orientale de l'île. Je doute un peu de l'exportation totale de 200 000 boîtes de cigares (valeur 2 millions de piastres) que plusieurs voyageurs admettent pour ces dernières années. Si les récoltes étaient abondantes à ce point, pourquoi l'île de Cuba recevrait-elle du tabac des États-Unis pour la consommation de la basse classe du peuple?

Après le sucre, le café, le tabac, trois productions d'une haute importance, je ne parlerai ni du coton, ni de l'indigo, ni du froment de l'île de Cuba. Ces deux branches de l'industrie coloniale sont de très peu de rapport et la proximité des États-Unis et de Guatemala rend la concurrence presque impossible. L'état du Salvador appartenant à la Confédération de Centro-Americo, verse aujourd'hui annuellement, 12 000 tercios ou 1 800 000 livres d'indigo dans le commerce, exportation dont la valeur s'élève à plus de deux millions de piastres. La culture du froment réussit au plus grand étonnement des voyageurs qui ont parcouru le Mexique, près des Quatro Villas, à de petites élévations au-dessus du niveau de l'Océan, quoiqu'en général elle ait encore pris très peu de développement. Les farines sont belles mais les productions coloniales offrent plus d'appâts aux laboureurs et les champs des États-Unis, cette Crimée du Nouveau-Monde, donnent des récoltes trop abondantes pour que le commerce des céréales indigènes puisse être efficacement protégé par le système prohibitif des douanes, dans une île voisine des bouches du Mississippi et du Delaware. Des difficultés analogues s'opposent à la culture du lin, du chanvre et de la vigne. Les habitants de Cuba ignorent peut-être eux-mêmes que, dans les premières années de la conquête par les Espagnols, on a commencé à faire du vin dans leur île avec le suc de grappes sauvages. 13 Ces espèces de vignes propres à l'Amérique ont donné

Tabaco de la Péninsule en bonnes années, de 6 millions de piastres.

^{12 -} On voit dans les états de la Trésorerie royale publiés en 1822, qu'après la suppression de la Factoria de tabacos à La Havane, l'entretien de l'édifice et les ap-pointements des employés en retraite coûtaient encore 18 600 et 24 800 piastres par an.

^{13 - «} De muchas parras monteses con ubas se ha cogido vino aunque algo agrio ». (Herera, Dec. I, p. 255.) Gabriel de Cabrera recueillit à Cuba une tradition très semblable à celle que les peuples de race sémitique ont de Noé, éprouvant pour la première fois les effets d'une liqueur fermentée. Il ajoute que l'idée de deux races

lieu à l'erreur très répandue que le vrai Vitis vinifera soit commun aux deux continents. Les *parras monteses* qui donnaient « le vin un peu aigre de l'île de Cuba » étaient probablement recueillis sur le Vitis tiliæfolia que M. Willdenow a décrit d'après nos herbiers. Nulle part jusqu'ici dans l'hémisphère boréal, la vigne n'est cultivée¹⁴ dans le but de produire du vin, au sud de 27° 48' ou de la latitude de l'île de Ferro, une des Canaries, et de 29° 2' ou de la latitude d'Abushcer en Perse.

Cire. Ce n'est pas le produit d'abeilles indigènes (Melipones de M. Latreille), mais d'abeilles introduites d'Europe par la Floride. Ce commerce n'est devenu très important que depuis 1772. L'exportation de toute l'île qui n'était de 1774 à 1779, année moyenne, que de 2 700 arrobas¹⁵ a été évaluée, en 1803 (en y comprenant la fraude des douanes), à 42 700 arrobas, dont 25 000 étaient destinés pour la Veracruz. Les églises du Mexique font une grande consommation de cire de Cuba. Les prix varient de 16 à 20 piastres l'arroba. Les seules exportations de La Havane ont été, d'après les registres de la douane :

en 1815 : 23 398 arrobas.

1816 : 22 365

1817 : 20 076

1818 : 24 156

1819:19373

1820:16 939

1020 . 10 757

1822 : 14 450

1823 : 15 692

1824 : 16 058

1825 : 16 505

La Trinidad et le petit port de Baracoa font aussi un commerce considérable de la cire que fournissent les régions assez incultes de l'est de l'île. Dans la proximité des sucreries, beaucoup d'abeilles périssent en s'enivrant par les mélasses dont elles sont extrêmement friandes. En général, la production de la cire diminue à mesure que la culture des terres augmente. D'après les prix actuels de la cire, l'exportation de cette matière par des voies licites et frauduleuses, est un objet d'un demi-million de piastres.

d'hommes, l'une nue, l'autre vêtue, se liait à cette tradition américaine. Cabrera, préoccupé des mythes des Hébreux, a-t-il mal interprété les paroles des indigènes, ou (ce qui paraît plus probable) n'a-t-il pas ajouté un trait de plus à ces analogies de la femme au serpent, de la lutte de deux frères, du cataclysme de Veau, du radeau de Coxcox, de l'oiseau explorateur, et de tant d'autres mythes qui nous apprennent incontestablement qu'il existait une communauté d'antiques traditions entre les peuples des deux mondes ? Voy. mes Vues des Cordillères et Monuments de l'Amérique, PL xiii et xxvi ; Tom. I ; Tom. II (éd. in-8°).

^{14 -} Léopold von Buch, Phys. Beschr. der Canar. Inschn, 1825, p. 124.

^{15 -} Raynal, Tom. III, p. 267.

Commerce. Nous avons déjà rappelé dans un autre endroit que l'importance du commerce de l'île de Cuba ne se fonde pas seulement sur la richesse de ses productions et les besoins de sa population en denrées et en marchandises d'Europe, mais que cette richesse repose en grande partie aussi sur la position heureuse du port de La Havane, à l'entrée du Golfe du Mexique, là où se croisent les grandes routes des peuples commerçants des deux mondes. L'abbé Raynal¹⁶ a dit, à une époque où l'agriculture et l'industrie étaient dans l'enfance et versaient à peine dans le commerce en sucre et en tabac, pour la valeur de 2 millions de piastres, que « l'île de Cuba seule pouvait valoir un royaume à l'Espagne ». Ces paroles mémorables ont eu quelque chose de prophétique : depuis que la métropole a perdu le Mexique, le Pérou et tant d'autres états déclarés indépendants, elles devraient être sérieusement méditées par les hommes d'État qui sont appelés à discuter les intérêts politiques de la Péninsule.

L'île de Cuba à laquelle depuis longtemps la cour de Madrid a sagement accordé une grande liberté de commerce, exporte par des voies licites et illicites, de ses seules productions indigènes en sucre, café, tabac, cire et peaux, pour la valeur de plus de 14 millions de piastres. 17 C'est à un tiers près, ce que le Mexique a fourni de métaux précieux à l'époque¹⁸ de la plus grande prospérité de ses mines. On peut dire que La Havane et la Veracruz¹⁹ sont, pour le reste de l'Amérique ce que New York est pour les États-Unis. Le tonnage des 1 000 à 1 200 navires marchands qui entrent annuellement dans le port de La Havane s'élève (en excluant les petites embarcations de cabotage) à 150 000 ou 170 000 tonneaux.²⁰ On voit en outre, même au sein de la paix, souvent 120 à 150 bâtiments de guerre relâcher à La Havane. De 1815 à 1819, les produits enregistrés à la seule douane de ce port (le sucre, l'eau-de-vie, les mélasses, le café, la cire et les cuirs) ont atteint, année movenne, la valeur de 11 246 000 piastres. En 1823, les exportations enregistrées à moins de deux tiers de leurs prix effectifs ont été (en décomptant 1 179 000 piastres en espèces) plus de 12 1/2 millions de piastres. Il est très probable que les importations de toute l'île, faites par des voies licites et frauduleuses et évaluées, d'après le prix réel des denrées, des marchandises et des esclaves, sont aujourd'hui de 15 à 16 millions de piastres, dont à peine 3 ou 4 millions sont réexportés. La Havane achète de l'étranger bien au-delà

^{16 -} Hist. phil., Tom. III, p. 257.

^{17 -} Aux bas-prix des dernières années on peut compter parmi ces productions : 580 000 caisses de sucre (à 24 piastres)=9 120 000 piastres ; 305 000 quintaux de café (à 12 piastres) = 3 660 000 piastres. (T. XI). D'après les prix des denrées de 1 810 à 1 815, la valeur des exportations de l'île de Cuba s'élèvera actuellement à une valeur de 18 à 19 millions de piastres. Heureusement la production ou la quantité de sucres fabriqués a augmenté à mesure que les prix ont baissé : ces prix en 1826 sont à peine de 22 piastres la caisse, tandis qu'en 1801 ils s'étaient élevés à 40 piastres.

¹⁸ - En 1805 on a frappé à Mexico, en monnaies d'or et d'argent, pour la valeur de 27 165 888 piastres mais, en prenant une moyenne de dix années de tranquillité politique, on trouve de 1800 à 1810, à peine 24 1/2 millions de piastres.

^{19 -} En 1803 : importation de la Veracruz, 15 millions de piastres ; exportation (non compris les métaux précieux) 5 millions de piastres. À La Havane, les réexportations augmenteront par rétablissement du dépôt.

^{20 -} En 1816, le tonnage du commerce de New York était de 299 617 tonneaux ; celui de Boston de 143 420 tonneaux. La capacité des navires n'est pas d'ailleurs une mesure exacte de la richesse du commerce. Des pays qui exportent du riz, des farines, des bois ouvrés et du coton ont besoin de plus de tonnage que les régions tropicales, dont les productions (cochenille, indigo, sucre et café) occupent peu de volume, quoiqu'elles aient une valeur très considérable.

de ses propres besoins : elle échange ses denrées coloniales contre les produits des manufactures d'Europe pour revendre une partie de celles-ci à la Veracruz, à Truxillo, à la Guayra et à Carthagène.

J'ai discuté il y a 15 ans dans un autre ouvrage²¹ les éléments de ces tableaux que l'on publie « sous la dénomination trompeuse de balances de commerce »; j'ai rappelé le peu de confiance que méritent ces prétendus comptes ouverts entre les peuples qui font des échanges mutuels et dont, par de faux principes d'économie politique, on croit ne devoir apprécier les avantages que d'après le montant de soldes en espèces. Les éclaircissements qui suivent offriront deux années (1816 et 1823) de Balanzas y Estados de Comercio, rédigés par ordre du gouvernement. Je n'en ai altéré aucun chiffre parce qu'ils offrent (et cet avantage est déjà très grand dans l'appréciation des quantités difficiles à connaître) des nombres limites au minimum. Les prix indiqués dans ces états ne sont ni ceux des productions aux lieux d'origine, ni ceux que règle le cours des ports d'arrivage. Ce sont des évaluations fictives, des valeurs officielles comme on dit dans le système des douanes²² de la Grande-Bretagne, ils sont (on ne saurait assez le répéter) pour le moins du tiers au-dessous des prix courants. Pour déduire de l'état du commerce de La Havane, tel que le donnent les registres des douanes espagnoles, l'état du commerce de l'île entière, il faudrait connaître les exportations et les importations enregistrées de tous les autres ports, et augmenter leur somme totale par le produit du commerce frauduleux qui diffère selon les lieux, la nature des marchandises et leur prix variable d'année en année. Des calculs de ce genre ne peuvent être tentés que par les autorités locales et ce que ces autorités ont publié dans la lutte qu'ils ont soutenue avec beaucoup de talent contre les Cortès d'Espagne, prouve qu'eux-mêmes ne se croient pas suffisamment préparés pour un travail qui embrasse tant d'objets à la fois.

La Junta del Gobierno et le Real Consulado font rédiger tous les ans pour le seul port de La Havane, sous le nom de Balanza del Comercio, ²³ un état des exportations et importations enregistrées dans les douanes. On distingue dans ces états les importations par des navires nationaux (espagnols) et étrangers; les exportations pour la Péninsule, pour les ports espagnols de l'Amérique et les ports situés hors du domaine de la couronne d'Espagne. Le poids des marchandises, leurs valeurs (*valor por aforos*) et les droits municipaux et royaux y sont ajoutés mais les évaluations officielles du prix des marchandises sont, comme nous l'avons déjà rappelé, beaucoup au-dessous du prix courant²⁴ de la place.

^{21 -} Essai polit., Tom. II, p. 746; et Relat. hist., Tom. IX.

^{22 -} On distingue dans ce système entre le prix réel, l'official value et le declared ou bona fide value.

^{23 -} Ces Balanzas del Comercio de La Havane, dont quelques-uns sont imprimés avec tout le détail minutieux des valeurs partielles, forment généralement 25 à 30 pages in-folio et renferment plus de 1 800 articles. J'en possède un très grand nombre mais je ne publie, dans cet Essai politique sur l'île de Cuba, que les chiffres qui peuvent conduire à des résultats généraux. La même marche a été suivie dans mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.

^{24 -} Par exemple, les Nègres introduits sont évalués à 150 piastres par tête ; les barils de farine à 10 piastres. Après avoir donné la valeur totale de la prétendue balance du commerce, j'ai indiqué les quantités d'or et d'argent qui n'ont fait que traverser l'île de Cuba. Pour donner une idée approximative de la consommation intérieure de l'île et de ses besoins en objets manufacturés d'Europe, j'ai désigné les mêmes articles parmi les exportations et les importations.

Année 1816 :

A. Importation: 13 219 986 p.

par 339 navires espagnols: 5 980 443 p.

denrées et march. : 1 032 135 p. esclaves africains : 2 659 950 p.

en or et argent : 2 288 358 p.

par 672 navires étrangers : 7 239 543 par 1 008 navires étrangers : 13 219 986

B. Exportation: 8 363 155 p.

par 497 navires espagnols : 5 167 966 p.

pour la Péninsule : 2 419 224 p.

pour les ports esp. D'Am. : 2 104 890 pour les côtes d'Afrique : 643 852 par 492 navires étrangers : 3 195 169 par 989 navires étrangers : 8 363 135

De 2 439 991 piastres importés, l'exportation enregistrée en or et en argent, n'a été que de 480 840 p.

Parmi les articles d'importation on distingue les valeurs suivantes : farines : 71 807 barils, ou 718 921 p.; vins et liqueurs d'Europe : 460 067 p.; viandes salées, comestibles et épiceries : 1 096 791 p.; divers vêtements : 127 681 p.; soieries : 282 382 p.; toiles : 3 226 859 p.; draps et autres tissus de laine : 103 224 p.; meubles, cristaux, quincaillerie : 267 312 p.; papier : 61 486 p.; fer ouvré, 330 368 p.; cuirs et peaux : 135 103 p.; planches et autres bois (de charpente) déjà ouvré : 285 217 p.

Parmi les articles d'exportation on trouve : farines : 10 965 bar., ou 145 254 p.; vins et liqueurs : 111 466 p.; viandes salées et comestibles : 227 274 p.; divers vêtements : 4 825 p.; soieries : 47 872 p.; toiles : 1 529 610 p.; meubles, cristaux, quincaillerie : 29 000 p.; papier : 20 497 p.; fer ouvré : 99 581 p.; sucre 3 207 792 arrobas ou 3 962 709 p.; café : 370 229 arrobas, ou 847 729 p.; cire : 22 365 arrobas ou 169 683 p.; cuirs préparés : 19 978 p.

Année 1823 :

A. Importation: 13 698 735 p.

par des navires espagn. : 3 562 227 p. par des navires étrang. : 10 136 508 p.

B. Exportation: 12 529 169 p.

par des navires espagn. : 5 550 512 p. par des navires étrang. : 8 778 857 p.

Nombre des navires entrés à La Havane : 1 125, du port de 167 578 tonneaux ; sortis, 1 000, du port de 151 161 tonneaux.

Les productions indigènes exportées et enregistrées ont été évaluées dans cet état du commerce à :

95 884 caisses de sucre blanc - 204 527 blond.

672 007 arrobas de café première qualité – 223 917 seconde qualité.

15 692 arrobas de cire

30 145 bocois de mélasse

13 879 arrobas de tabac en rama - 71 108 livres de tabac torcido.

26 610 pièces de cuirs de l'île de Cuba

3 368 garafones de miel d'abeille

Or et argent importés en espèces, 1 179 054 piastres ; exportés, 1 404 584 piastres.

Parmi les marchandises et denrées importées : vêtements faits : 213 236 p.; toiles et fil de lin : 2 071 083 p.; soieries : 459 869 p.; toiles de coton, mousselines, etc. : 1 021 827 p.; draps : 163 962 p.; viandes salées, riz, autres comestibles et épiceries : 3 269 901 piastres (parmi lesquels, 431 464 arr. de tasajo, valeur 701 129 p.; 309 601 arrobas de riz, val. 348 301 p. et 89 947 barils de graisse, val. 259 941 p); farines : 74 119 barils, ou 889 428 p.; vins et liqueurs : 1 119 437 p.; fer ouvré : 288 697 p.; quincaillerie, meubles, cristaux et porcelaine : 464 328 p.; papier : 35 186 rames, ou 158 337 p.; savon de Castille : 55 441 arrobas, ou 213 764 p., suif (sebo labrado) : 42 512 arrobas, ou 170 050 p.; planches et autres bois (de charpente) déjà ouvré : 353 765 p.

Parmi les objets exportés nous distinguerons, outre les productions du pays déjà indiquées plus haut : toiles et fil de lin : 29 526 p.; cotonnades : 69 049 p.; soieries : 11 316 p.; étoffes de laine : 9 633 p.; quincaillerie : 8 046 p.; fer ouvré : 63 149 p.; planches et bois (de charpente) ouvré : 23 453 p.; papier : 5 572 rames, ou 22 288 p.; vins et liqueurs : 49 286 p.; viandes salées, comestibles, épiceries : 86 882 p.; papier : 15 322 rames ou 27 772 p.

Voici les notions les plus exactes que j'aie pu réunir sur l'entrée et la sortie des bâtiments dans le port de La Havane. De 1799 à 1803, le nombre des navires entrés a été, année moyenne, de 905 en y comprenant les bâtiments de guerre.

1799 : 883, 1800 : 784, 1801 : 1 015, 1802 : 845, 1803 : 1 020.

On évaluait alors l'exportation des sucres à une charge de 40 000 tonneaux. De 1815 à 1819, le total des bâtiments entrés a été, année moyenne, de 1 192, dont 226 espagnols et 966 étrangers. En 1820 : entrés, 1 305 dont 288 Espagnols ; sortis, 1 280 dont 919 étrangers. Dans les années qui suivent, on n'a tenu compte que des bâtiments marchands :

En 1821 : 1 268 entrées et 1 168 sorties. Parmi ces 1268 seulement 258 Espagnols. Il est entré en outre, 95 bâtiments de guerre dont 53 Espagnols.

1821 : 1 182 entrées et 1 118 sorties. Des 1 182, il y avait 845 étrangers ; il est entré, en outre, 141 bâtiments de guerre, dont 72 Espagnols.

1823 : 1 168 entrées et 1 144 sorties. Des 1 168 (à 167 578 tonneaux), il y avait 274 Espagnols, et 708 des États-Unis : en outre 149 bâtiments de guerre, dont 61 Espagnols, 54 des États-Unis et 34 anglais et français.

1824: 1 086 entrées et 1 088 sorties. Parmi ces 1 086, on comptait 890 étrangers : en outre, il est entré à La Havane 129 bâtiments de guerre, dont 59 Espagnols.

Exportation des productions de Cuba par le port de La Havane de 1815 à 1819 :

1815 : 214 111 caisses de sucre – 3 000 pipas d'eau de vie de canne à sucre –17 874 bocoyes de mélasse - 918 263 arrobas de café (à 11,5 kilos) - 23 398 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 60 000 peaux et cuirs =11 955 705 valeur d'après les prix moyens en piastres.

1816 : 200 487 caisses de sucre – 1 860 pipas d'eau de vie de canne à sucre –26 793 bocoyes de mélasse – 570 229 arrobas de café (à 11,5 kilos) -22 365 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 80 000 peaux et cuirs =10 171 872 valeur d'après les prix moyens en piastres.

1817 : 217 076 caisses de sucre — ... pipas d'eau de vie de canne à sucre — 30 759 bocoyes de mélasse — 709 551 arrobas de café (à 11,5 kilos) - 20 076 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 60 000 peaux et cuirs = 10 691 219 valeur d'après les prix moyens en piastres.

1818 : 207 378 caisses de sucre – 3 219 pipas d'eau de vie de canne à sucre – 34 994 bocoyes de mélasse – 779 618 arrobas de café (à 11,5 kilos)-24 156 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 60 000 peaux et cuirs =21 628 248 valeur d'après les prix moyens en piastres.

1819: 192 743 caisses de sucre – 2 830 pipas d'eau de vie de canne à sucre –30 845 bocoyes de mélasse - 642 716 arrobas de café (à 11,5 kilos) - 19 373 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 60 000 peaux et cuirs = 10 776 997 valeur d'après les prix moyens en piastres.

Total des 5 ans : 1 031 795 caisses de sucre –10 909 pipas d'eau de vie de canne à sucre – 141 265 bocoyes de mélasse – 3 420 177 arrobas de café (à 11,5 kilos) - 109 368 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 320 000 peaux et cuirs = 56 224 041 valeur d'après les prix moyens en piastres.

Année moyenne : 206 359 caisses de sucre -2 182 pipas d'eau de vie de canne à sucre - 28 250 bocoyes de mélasse - 684 035 arrobas de café (à 11,5 kilos) - 22 233 arrobas de cire (à 11,5 kilos) - 64 000 peaux et cuirs = 11 244 808 valeur d'après les prix moyens en piastres.

Dans ce tableau des productions enregistrées pendant 5 années, on a évalué la caisse de sucre successivement à 16 et 12 réales, à 22 et 18 réales, à 20 et 16 real., à 20 et 18 real., à 20 et 16 real. ; la pipa d'eau-de-vie, à 55 piastres ; le bocoyo de mélasse, à 7 réales ; le quintal de café, à 15, 15, 12, 16 et 16 piastres ; l'arroba de cire à 16 piastres.

En comparant dans les tableaux du commerce de La Havane, la grande valeur des marchandises importées avec le peu de valeur des marchandises réexportées, on est surpris de voir combien est déjà considérable la consommation intérieure d'un pays qui ne compte que 325 000 Blancs et 130 000 libres de couleur.²⁵ On y trouve, en évaluant les différents articles d'après les véritables prix courants : en toiles et fil de lin (bretahas, platillas, lienzos y hilo), 2 1/2 à 3 millions de piastres; en tissus de coton (zarazas musulinas), 1 million de piastres; en soieries (rasos y generos de seda), 400 000 piastres; en draps et tissus de laine, 220 000 p. Les besoins de l'île en tissus d'Europe enregistrés à l'exportation dans le seul port de La Havane, ont par conséquent excédé dans ces dernières années, 4 millions à 4 1/2 millions de piastres. 26 À ces importations de La Havane (par des voies licites) il faut ajouter : quincaillerie et meubles : plus de I million de piastres ; fer et acier: 380 000 p.; planches et gros bois de charpente (ouvré): 400 000 p.; savon de Castille : 300 000 p. Quant à l'importation des comestibles et des boissons pour La Havane seule, elle me paraît bien digne de l'attention de ceux qui veulent connaître le véritable état de ces sociétés qu'on appelle des colonies à sucre ou à esclaves. Telle est la composition de ces sociétés établies sur le sol le plus fécond que la nature puisse offrir à la nourriture de l'homme, telle la direction des travaux agricoles et de l'industrie dans les Antilles, que, sous le climat heureux de la région équinoxiale, la population manquerait de subsistances sans la liberté et l'activité du commerce extérieur. Je ne parle ni de l'introduction des vins par le port de La Havane, qui s'élevait (toujours d'après les registres de la douane), en 1803, à 40 000 barils; en 1823 à 15 000 pipas et 17 000 barils, ou à la valeur de 1 200 000 p.; ni de l'introduction de 6 000 barils d'eaux-de-vie d'Espagne et de Hollande, et de 113 000 barils (1 864 000 p.) de farines. Ces vins, ces liqueurs, ces farines, d'une valeur de plus de 3 300 000 piastres, appartiennent à la consommation des classes aisées de la nation. Les céréales des États-Unis sont devenues un véritable besoin sous une zone où longtemps le maïs, le manioc et les bananes étaient préférés à toute autre nourriture amylacée. On ne saurait se plaindre du développement d'un luxe tout européen au milieu de la prospérité et de la civilisation croissantes de La Havane : mais, à côté de l'introduction des farines, des vins et des liqueurs d'Europe, on trouve placés l'année 1816, pour 1 1/2 millions de piastres ; l'année 1826 pour 3 1/2 millions de viandes salées, de riz et de légumes secs. Dans la dernière de ces deux années, l'importation du riz a été (toujours à La Havane et d'après les registres, sans compter la contrebande) de 323 000 arrobas ; l'importation de la viande sèche et salée (tasajo), si nécessaire à la nourriture des esclaves, de 465 000 arrobas.²⁷

^{25 -} C'est sans doute par une erreur de chiffres que dans un ouvrage qui vient de paraître (Aperçu stat. sur l'île de Cuba, 1826, p. 251), on donne à cette île 237 000 libres et 593 000 esclaves. On a jeté les 150 000 libres de couleur dans une même classe avec les 260 000 esclaves, et on a diminué les Blancs de 68 000.

^{26 -} L'importation de la Veracruz en tissus (generos y ropas), était au commencement de ce siècle avant la révolution du Mexique, de 9 200 000 piastres. Il ne faut pas oublier que le Mexique a des manufactures indigènes dont les produits suffisent aux classes peu aisées de la population. Voyez plus haut, sur la consommation comparée du Mexique et de Venezuela, Tom. X.

^{27 -} Dans la balanza del comercio de la Havana (1823), même les valeurs officielles, sont, pour le tasajo 755 700 piastres; pour le riz, 363 600 piastres; pour la viande de porc, 223 000 p.; pour le lard, le beurre, le fromage, 373 000 p.; pour la morue salée qu'on donne aux Nègres avec le tasajo, 100 000 piastres.

Ce manque de subsistances caractérise une partie des régions tropicales, où l'imprudente activité des Européens a interverti l'ordre de la nature : il diminuera à mesure que, plus éclairés sur leurs vrais intérêts, et découragés par le bas prix des denrées coloniales, les habitants varieront leurs cultures et donneront un libre essor à toutes les branches de l'économie rurale. Les principes d'une politique étroite et mesquine qui président à l'administration d'îles très petites, véritables ateliers dépendants de l'Europe et habités par des hommes qui désertent le sol dès qu'il les a suffisamment enrichis, ne peuvent convenir à un pays d'une étendue presque égale à celle de l'Angleterre, couvert de villes populeuses et dont les habitants établis de père en fils depuis des siècles, loin de se regarder comme étrangers au sol américain, le chérissent comme leur véritable patrie. La population de l'île de Cuba, qui en cinquante ans excédera peut-être un million, peut ouvrir, par ses consommations mêmes, un champ immense à l'industrie indigène. Si la traite des Noirs cesse entièrement, les esclaves vont passer peu à peu dans la classe des hommes libres et la société recomposée d'elle-même, sans être exposée aux secousses violentes des dissentions civiles, rentrera dans les voies que la nature a tracées à toutes les sociétés devenues nombreuses et éclairées. La culture de la canne à sucre et du cafier ne sera pas abandonnée mais elle ne restera pas plus la base principale de l'existence nationale que ne le sont la culture de la cochenille pour le Mexique, celle de l'indigo pour le Guatemala, celle du cacao pour le Venezuela. Ûne population agricole, libre et intelligente, succédera progressivement à une population esclave, dépourvue de prévoyance et d'industrie. Déjà les capitaux que le commerce de La Havane a versés depuis vingt-cinq ans entre les mains des cultivateurs ont commencé à changer la face du pays : à cette puissance, dont l'action est toujours croissante, s'en joindra nécessairement une autre qui est inséparable des progrès de l'industrie et de la richesse nationale, le développement de l'intelligence humaine. C'est de ces deux puissances réunies que dépendent les destinées futures de la métropole des Antilles.

Nous avons vu que, d'après les tableaux du commerce de La Havane, les exportations enregistrées se sont élevées, en productions de l'île, par une moyenne de 1815-1819, à 12 245 000 piastres, et dans ces dernières années, à 13 millions de piastres. ²⁸ Si les exportations enregistrées de La Havane et de Matanzas ont été ensemble, en productions indigènes et en marchandises étrangères réexportées en 1825, de 15 139 200 piastres ²⁹ on peut supposer sans exagération, que l'île entière doit avoir exporté, par des voies licites et illicites, dans cette même année 1823 où le commerce a été très actif, pour plus de 20 à 22 millions de piastres. ³⁰ Ces évaluations en espèces varient naturellement avec le prix des marchandises et des denrées. Avant que la Ja-

^{28 -} Je consigne ici des évaluations qui ne sont pas celles de la douane, mais des évaluations faites d'après les prix courants dans le port de La Havane.

^{29 -} Dans l'ouvrage estimable qui a paru sous le titre du Commerce du dix-neuvième siècle, Tom. I, p. 259, cette exportation de La Havane en 1823, est évaluée à moins de 2 millions de piastres; mais cette évaluation se fonde sur une erreur de chiffres. Le sucre enregistré étoit de 300 211 caxas, ou 120 084 400 liv. espagnoles et non de 6 millions de livres; l'exportation du café était de 22 598 100 livres esp., et non de 3 millions deliv. (Tom. XI et plus haut, p. 7).

^{30 -} Les exportations de la partie française de Saint-Domingue étaient en 1788, de 67 millions de francs en sucre, de 75 millions de francs en café et de 15 millions de francs en coton, ensemble 51 400 000 piastres.

maïque jouît d'un commerce libre, en 1820, les exportations y étaient de 5 400 000 livres sterl. On croit assez généralement que l'Espagne tire annuellement quarante à cinquante mille caisses de sucre de La Havane. (En 1825, les états portèrent 100 766 caxas; en 1825, seulement 47 547. Les États-Unis³¹ font d'après le tonnage, plus de la moitié; d'après la valeur des exportations, plus du tiers de tout le commerce de l'île de Cuba. Nous avons évalué l'importation totale de l'île au-delà de 22 à 24 millions de piastres, y compris la contrebande. La valeur des seules marchandises et productions venant des États-Unis par des navires de 106 000 tonneaux³² a été en 1822, de 4 270 600 dollars. Les importations de la Jamaïque se sont élevées d'après M. Stewart, en 1820, en valeur de manufactures anglaises, à 2 millions de livres sterl.

L'importation enregistrée des farines³³ a été au port de La Havane :

1797 : 62 727 barils (à 7 1/4 arr., ou 84 kilos)

En 1823, l'introduction enregistrée au port seul de La Havane a été, par les navires espagnols, 38 987 bar. ; par les navires étrangers, 74 119 bar. ; total 113 506 bar., au prix moyen de 16 1/2 piastres (y compris les droits), 1 864 500 piastres. C'est à la sage administration du gouverneur Don Luis de las Casas³4 que l'on doit la première introduction directe des farines des États-Unis dans l'île de Cuba. Jusqu'à cette époque, ces farines ne pouvaient être introduites qu'après avoir passé par les ports d'Europe! M. Robinson³5 évalue l'introduction totale de cette denrée dans les diverses parties de l'île, par des voies licites et illicites, à 120 000 barils. Il ajoute, ce qui me paraît moins certain « que l'île de Cuba, à cause de la mauvaise distribution du travail des Noirs, manque tellement de subsistances qu'elle ne pourrait pas soutenir un blocus de cinq mois ». En 1822, les États-Unis ont importé, dans

^{31 -} D'après des documents officiels, les importations totales des Etats-Unis ont été, en 1820 de 62 586 724 dollars, dont la Grande-Bretagne et l'Inde ont fourni 29 millions ; l'île de Cuba, 6 584 000 ; Haïti, 2 246 000 ; la France, 5 909 000 dollars.

^{32 -} Aperçu statistique de l'île de Cuba, 1 826 (Tableau B.). M. Huber a ajouté à la traduction des *Letters from the Havanna* beaucoup de renseignements importuns sur le commerce et le système des douanes de l'île de Cuba. L'importation de 4 270 600 dollars peut être regardée comme très considérable car, en 1824 celle de la Grande-Bretagne au Mexique, à Colombia, à Buenos-Ayres, au Chili et au Pérou ne s'élevait encore ensemble qu'à 2 377 110 livres sterl. (*An Account of the United Prov. of Rio de la Plata*, 1825, p. 172).

^{33 -} Les États-Unis ont exporté en général l'an 1820, pour 9 075 000 dollars de farines de froment et de maïs. L'exportation des farines éprouve des fluctuations extraordinaires. En 1805 elle était de 1 311 853 barils ; en 1 817 de 1 479 198 ; en 1823, de 756 702 bar.

^{34 -} Voyez plus haut.

^{35 -} Mem. on the Mexican Revolution Vol. II, p 330.

l'île de Cuba, 144 980 barils (plus de 12 millions de kilogrammes), dont la valeur à La Havane, s'élevait (avec les droits) à 2 391 000 piastres. Malgré l'impôt de 7 piastres dont est chargé chaque baril de farine des États-Unis introduit dans l'île de Cuba, les farines de la Péninsule (celle de Santander) ne peuvent soutenir la concurrence. Cette concurrence avait commencé pour le Mexique sous les auspices les plus heureux : pendant mon séjour à la Veracruz, on exportait déjà de ce port en farines mexicaines, pour la valeur de 300 000 piastres. D'après M. Pitkins, cette quantité a augmenté en 1809, jusqu'à 27 000 barils ou 2 268 000 kilos. Les troubles politiques du Mexique ont interrompu entièrement ce commerce de céréales entre deux pays placés tous deux sous la zone torride mais à des élévations au-dessus du niveau de la mer dont la différence influe puissamment sur les climats et les cultures.

L'importation enregistrée des boissons a été, à La Havane :

1797 : 12 547 barils de vin - 2 300 bar. d'eau-de-vie 1798 : 12 118 barils de vin - 2 412 bar. d'eau-de-vie 1799 : 32 075 barils de vin - 2 780 bar. d'eau-de-vie 1800 : 20 899 barils de vin - 5 592 bar. d'eau-de-vie 1801 : 25 921 barils de vin - 3 210 bar. d'eau-de-vie 1802 : 45 676 barils de vin - 3 615 bar. d'eau-de-vie 1803 : 39 130 barils de vin - 3 553 bar. D'eau-de-vie

Pour compléter ce qui a été exposé sur le commerce extérieur, écoutons l'auteur d'un mémoire que nous avons cité plusieurs fois et qui expose la véritable situation de l'île. « À La Havane, on commence à sentir tous les effets de l'accumulation des richesses. Les vivres ont doublé de prix dans un petit nombre d'années. La main-d'œuvre est si chère qu'un Nègre bozal, récemment importé des côtes d'Afrique, gagne, par le seul travail de ses mains (sans avoir appris aucun métier), 4 à 5 réaux (2 fr. 13 sols à 3 fr. 5 sols) par jour. Les Nègres qui exercent un métier mécanique, quelque grossier qu'il soit, gagnent 5 à 6 fr. Les familles patriciennes restent fixées au sol: l'homme qui s'est enrichi ne retourne pas en Europe pour y porter ses capitaux. Quelques familles sont si puissantes que Don Matheo de Pedroso, mort il y a peu de temps, a laissé en fonds de terre au-delà de deux millions de piastres. Plusieurs maisons de commerce de La Havane achètent par an, dix à douze mille caisses de sucre qu'ils paient à raison de 350 000 ou 420 000 piastres. Les affaires qui se font annuellement dans cette place s'élèvent à plus de vingt millions de piastres ». (De la Situacion presente de Cuba, manuscrit). Telle était l'état de la fortune publique à la fin de 1800. Vingt-cinq années d'une prospérité croissante se sont écoulées depuis cette époque. La population de l'île a presque doublé. Avant l'année 1800, l'exportation des sucres enregistrés n'avait atteint dans aucune année la somme de 170 000 caisses (31 280 000 kilogrammes); dans ces derniers temps³⁶ elle

^{36 -} Depuis que la cour de Madrid a pris la résolution d'ouvrir au commerce espagnol et étranger plusieurs ports dans la partie occidentale de l'île, l'exportation des sucres enregistrés à la douane de La Havane ne doit plus

a toujours dépassé 200 000 caisses et même atteint 250 000 et 300 000 caisses (46 à 55 millions de kilos). Une nouvelle branche d'industrie, celle des plantations de cafier qui offre une exportation de la valeur de 3 1/2 millions de piastres, a pris naissance ; l'industrie, guidée par une plus grande masse de lumières, a été mieux dirigée ; le système des impôts qui pesait sur l'industrie nationale et sur le commerce extérieur a été ébranlé depuis 1791 et s'est perfectionné par des changements successifs. Chaque fois que la métropole méconnaissant ses propres intérêts, a voulu faire un pas rétrograde, des voix courageuses se sont élevées, non seulement parmi les Havaneros mais souvent même parmi les administrateurs espagnols, pour défendre la cause de la liberté du commerce américain. Récemment par le zèle éclairé et les vues patriotiques de l'intendant Don Claudio Martinez Pinillos, une nouvelle voie a été ouverte à l'emploi des capitaux. Le commerce d'entrepôt a été accordé à La Havane, sous les conditions les plus avantageuses.³⁷

Les communications intérieures de l'île, difficiles et coûteuses, renchérissent les productions dans les ports, malgré le peu de distance entre les côtes du nord et du sud. Un projet de canalisation qui réunit le double avantage de lier La Havane et le Batabano par une ligne navigable et de diminuer la cherté du transport des productions indigènes, mérite ici une mention spéciale. L'idée du canal des Guines³⁸ avait été conçue depuis plus d'un demisiècle, dans le simple but de fournir à des prix plus modiques, des bois de construction aux charpentiers de l'arsenal de La Havane. En 1796, le Comte de Jaruco y Mopox, ĥomme aimable et entreprenant, auguel ses liaisons avec le prince de la Paix avaient donné beaucoup d'influence, se chargea de faire revivre ce projet. Le nivellement fut exécuté en 1798, par deux ingénieurs d'une très grande habileté, Don Francisco et Don Felix Lemaur. Ces officiers reconnurent que le canal aurait, dans son développement entier, 19 lieues (de 5 000 varas ou 4 150 mètres) de long, que le point de partage serait à la Taverna del Rey et qu'il faudrait 19 écluses vers le nord et 21 écluses vers le sud. En ligne droite il n'y a de La Havane au Batabano que 81 lieues marines.³⁹ Le canal des Guines serait même comme canal de petite navigation, d'une grande utilité pour le transport des produits agricoles par des bateaux⁴⁰ à vapeur, parce qu'il se trouverait rapproché des terrains les

être considérée comme une mesure exacte de la prospérité agricole. Le port du Mariel, si utile aux planteurs du district de Guanajay, avait déjà reçu son habilitacion (c'est le terme technique de la législation commerciale espagnole) par la cédule royale du 20 octobre 1817, mais ce n'est que depuis cinq à six ans que l'exportation du Mariel a influé sensiblement sur celle de La Havane. Le gouvernement a également étendu les franchises des autres ports, par exemple de Baracoa (13 décembre 1816), de San Fernando de Nuevitas dans l'Estero de Bagà et des Guiros (5 avril 1819), de la Bahia de Guantanamo (15 août 1819) et de San Juan de los Remedios, qu'on peut considérer comme le port du district de Villa Clara (25 septembre 1819). La Bahia de Jagua, où Don Luis de Clouet a commencé un établissement agricole et commercial en y fixant d'anciens colons de la Louisiane et d'autres hommes Blancs et libres, n'a point encore été habitée. (Memorias de la Soc. econ. de la Hahana, n° 34, p. 287, 293, 297, 300 et 303).

^{37 -} Acuerdos sobre arreglo de derechos y establecimiento de Almacenes de Deposito. (Voyez Suplemento al Diario del Gobierno constitucional de la Habana del 15 de octubre 1822). Sans l'heureuse franchise du port de La Havane, la Jamaïque serait devenue le centre de toutes les opérations mercantiles avec le continent voisin.

^{38 -} Le nivellement a donné, en pieds de Burgos : du Cerro près du pont de la Zanja, 106,2 ; Taverna del Rey, 529,5 ; Pueblo del Rincon, 295,3 ; Laguna de Zaldivar quand elle est pleine, 237,3 ; Quibican, 166,1 ; Batabano village, 21,3.

^{39 -} Voyez Tom. XI.

^{40 -} Déjà le long de la côte, des bateaux à vapeur sont établis de La Havane à Matanzas et moins régulièrement de La Havane au Mariel. Le gouvernement a accordé à Don Juan de O-Farrill (24 mars 1819), un privilège sur

mieux cultivés. Nulle part les routes ne sont plus mauvaises pendant la saison des pluies que dans cette partie de l'île où le sol n'offre qu'un calcaire friable peu propre à la construction de chemins ferrés. Aujourd'hui, le transport du sucre coûte, des Guines à La Havane, pour une distance de 12 lieues, une piastre par quintal. Outre l'avantage de faciliter les communications intérieures, le canal donnerait aussi une grande importance au surgidero du Batabano dans lequel, sans avoir besoin de doubler le cap Saint-Antoine, entreraient de petits bâtiments chargés de viandes salées (tasajo) de Venezuela. Dans la mauvaise saison et en temps de guerre, quand les corsaires sont en croisière entre le cap Catoche, les Tortugas et le Mariel, on est heureux de pouvoir abréger la traversée de la Terre-Ferme à l'île de Cuba, en entrant, non à La Havane, mais dans quelque port de la côte méridionale. On avait évalué en 1796, la construction du canal des Guines à 1 million ou 1 200 000 piastres: on pense que les frais s'élèveraient aujourd'hui à plus d'un million et demi. Les productions qui annuellement pourraient passer par le canal, ont été évaluées à 76 000 caisses de sucre, 25 000 arrobas de café, 8 000 bocoyes de mélasse et de rhum. D'après le premier projet celui de 1796, on voulait lier le canal à la petite rivière des Guines qu'on amènerait de l'Ingenio de la Holanda vers Quibican, 3 lieues au sud du Bejucal et de Santa Rosa.⁴¹ Aujourd'hui on a abandonné cette idée, le Rio de los Guines perdant ses eaux vers l'est dans l'irrigation des savanes du Hato de Guanamon. Au lieu de conduire le canal à l'est du Barrio del Gerro et au sud du fort d'Atarès dans la baie de La Havane même, on voudrait se servir d'abord du lit de la Chorrera ou Rio Armendaris, depuis Calabazal jusqu'à l'Husillo, puis de la Zanja Real, non seulement pour faire arriver les bateaux au centre des arrabales et de la cité de La Havane, mais aussi pour fournir de l'eau aux fontaines qui en manquent pendant trois mois de l'année. J'ai eu l'avantage de visiter plusieurs fois, conjointement avec MM. Lemaur, les plaines par lesquelles doit passer cette ligne de navigation. L'utilité du projet est incontestable si l'on peut amener, dans le temps des grandes sécheresses, une quantité d'eau suffisante au point de partage.

À La Havane comme partout où le commerce et la richesse qu'il produit prennent un accroissement rapide, on se plaint de l'influence nuisible qu'exerce cet accroissement sur les vieilles mœurs. Ce n'est pas ici le lieu de comparer le premier état de l'île de Cuba couverte de pâturages avant la prise de la capitale par les Anglais, et son état actuel depuis qu'elle est devenue la métropole des Antilles ; ce n'est pas le lieu de mettre en balance la candeur et la simplicité des mœurs d'une société naissante avec les mœurs qui appartiennent au développement d'une civilisation avancée. L'esprit du commerce amenant le culte des richesses, porte sans doute les peuples à déprécier ce qu'on ne peut obtenir pour de l'argent. Or l'état des choses humaines est heureusement tel que ce qu'il y a de plus désirable, de plus noble, de plus libre dans l'homme, n'est dû qu'aux seules inspirations de l'âme, à l'étendue et à l'amélioration des facultés intellectuelles. Le culte des richesses, s'il pouvait s'emparer d'une manière absolue de toutes les classes de

les barcos de vapor.

^{41 -} Pièces officielles de la Commision para el fomento de la Isla de Cuba, 1799, et Notes manuscrites de M. Bauduv.

la société, produirait infailliblement le mal dont se plaignent ceux qui voient avec chagrin ce qu'ils appellent la prépondérance du système industriel; mais, l'accroissement même du commerce, en multipliant les rapports entre les peuples, en ouvrant une sphère immense à l'activité des esprits, en versant des capitaux dans l'agriculture, en créant, par les raffinements du luxe, de nouveaux besoins, offrent le remède contre les dangers dont on se croit menacé. Dans cette complication extrême de causes et d'effets, il faut du temps pour que l'équilibre s'établisse entre les diverses classes de la société. On ne peut admettre sans doute qu'à chaque époque donnée, la civilisation, le progrès des lumières, le développement de la raison publique puissent se mesurer par le tonnage, par la valeur des exportations ou par le perfectionnement des arts industriels? Mais les peuples comme les individus ne doivent pas être jugés d'après un seul stade de leur vie. Ils n'accomplissent leurs destinées qu'en parcourant l'échelle entière d'une civilisation appropriée à leur caractère national et à leur situation physique.

Finances. L'accroissement de la prospérité agricole de l'île de Cuba et l'accumulation des richesses qui influe sur la valeur des importations ont élevé le revenu public, dans ces dernières années, à quatre millions et demi, peutêtre même à cinq millions de piastres. La douane de La Havane qui donnait avant 1794, moins de 600 000 piastres, et de 1 797 à 1 800, année moyenne 1 900 000 piastres, verse, depuis la déclaration du commerce libre, dans la Trésorerie générale, un revenu net (importe liquido) de plus de 3 100 000 piastres. 42 Comme le gouvernement colonial permet la plus grande publicité dans tout ce qui regarde les finances de l'île de Cuba, on peut reconnaître, par les budgets des Cajas matrices de la Administracion general de Rentas de la ville et juridiction de La Havane, que dans les années 1820-1825, le revenu public autant qu'il dépend de cette administration, a oscillé entre 3 200 000 et 3 400 000 p. Si l'on ajoute à cette somme, d'un côté 800 000 de différentes branches de revenus⁴³ (directa entrada) que percoit immédiatement la Tesoreria general, d'un autre côté le produit des douanes de Trinidad, de Matanzas, de Baracoa et de Santiago de Cuba qui, déjà avant 1819, s'élevait à plus de 600 000 piastres, on conçoit que l'évaluation de cinq millions de piastres, ou 25 millions de francs pour l'île entière 44 n'est rien moins qu'exagérée. Des comparaisons très simples prouveront combien ce produit est considérable relativement à l'état actuel de la colonie. L'île de Cuba ne renferme encore que 1/42 de la population de la France et la moitié de ses habitants vivant dans une affreuse indigence, consomme très peu. Son revenu égale presque celui de la république de Co-

^{42 -} La douane de Port-au-Prince à Haïti, a produit en 1825, la somme de 1 655 764 piastres ; celle de Buenos-Ayres, de 1819 à 1821, année moyenne, 1 655 000 piastres. Voyez C*entinela de La Plata* (septembre 1822), n° 8. Argos de Buenos-Ayres, n° 85.

^{43 -} Loterie, renia decimal, etc.

^{44 -} Les députés de l'île de Cuba déclarèrent eux-mêmes aux Cortès d'Espagne (en mai 1821), que la somme totale des contributions « dans la seule province de La Havane » s'élevait à cinq millions de piastres fortes. (*Reclamacion contra la ley de aranceles*, p. 7, n° 6.) Déjà en 1818 et 1819, la recette totale de la Trésorerie générale était de 4 567 000 et 4 105 000 p. ; la dépense de 3 687 000 et 3 848 000 p.

lombia;⁴⁵ il est supérieur au revenu de toutes les douanes des États-Unis⁴⁶ avant l'année 1795, époque où cette confédération avait déjà 4 500 000 habitants, tandis que l'île de Cuba n'en a que 715 000. La source principale du revenu public de cette belle colonie est la douane : elle seule produit au-delà de 3/5 et suffit largement à tous les besoins d'administration intérieure et de défense militaire. Si dans ces dernières années, les dépenses de la Trésorerie générale de La Havane se sont élevées à plus de quatre millions de piastres, ce surcroît de dépenses n'est dû qu'à la lutte opiniâtre que la métropole a voulu soutenir contre les colonies affranchies. Deux millions de piastres ont été employés à la solde des troupes de terre et de mer qui par La Havane, ont reflué du continent américain vers la Péninsule. Aussi longtemps que l'Espagne, négligeant ses véritables intérêts, ne reconnaîtra pas l'indépendance des nouvelles républiques, l'île de Cuba, menacée par la Colombie et la Confédération mexicaine, doit entretenir pour sa défense extérieure, un appareil militaire qui ruine les finances coloniales. La marine espagnole stationnée dans le port de La Havane, coûte généralement au-delà de 650 000 piastres. La troupe de terre exige par an, près de 11 million de piastres. Un tel état de choses ne saurait durer indéfiniment, si la Péninsule ne soulage pas le fardeau qui pèse sur la colonie.

De 1789 à 1797, le produit de la douane ne s'est jamais élevé à La Havane, année moyenne, au-delà de 700 000 piastres car les droits royaux (*renias réales*) versés dans la Trésorerie étaient :

1789 : de 479 302 piastres

1790 : 642 720

1791 : 520 202

1792 : 849 904 1793 : 635 098

1794 : 642 320

1795 : 643 585

1796 : 784 689

De 1 797 à 1 800, les droits royaux et municipaux perçus à La Havane, ont été de 7 654 126 piastres ou année moyenne, de 1 908 000 piastres :

1797:1 257 017 piastres

1798:1822348

1799 : 2 305 080

1800 : 2 249 680

1801 : 2 170 970

1802 : 2 400 932

1803:1637465

^{45 -} Voyez Tom. IX. «En 1530 esta Isla rento 6 000 pesos de oro». Herera, Tom. IX, p, 367.

^{46 -} En 1815, les douanes des États-Unis qui avaient donné de 1801 à 1 808 jusqu'à 16 millions de dollars, ne produîsa ient que 7 282 000 dollars. Morse, Modem Geogr., p. 658.

La douane de La Havane a produit :

1808: 1 178 974 piastres

1809 : 1 913 605 1810 : 1 292 619 1811 : 1 469 137 1814 : 1 855 117

La diminution des revenus de la douane en 1808, a été attribuée à l'embargo mis sur les navires américains⁴⁷ mais en 1809, la cour permit la libre entrée des navires étrangers neutres.⁴⁸

De 1815 à 1819 les droits royaux ont été dans le port de La Havane, de 11 575 460 piastres ; les droits municipaux de 6 709 547 : total 18 284 807 piastres ou, année moyenne, 3 667 000 p., dont les droits municipaux formaient 56/100.

 $1815: 2\,402$ bâtiments entrés et sortis $-\,1\,851\,607$ p. derechos reales - 804 693 p. derechos municipales

 $1816: 2\ 252$ bâtiments entrés et sortis – 2 233 203 p. derechos reales - 970 056 p. derechos municipales

1817 : 2 438 bâtiments entrés et sortis – 2 291 243 p. derechos reales – 1 429 052 p. derechos municipales

1818 : 2 322 bâtiments entrés et sortis – 2 381 658 p. derechos reales – 1 723 008 p. derechos municipales

1819 : 2 365 bâtiments entrés et sortis – 2 817 749 p. derechos reales – 1 781 530 p. derechos municipales

Le revenu public de l'Administracion general de Rentas de la juridiction de La Havane s'est élevé en :

1 820 à 3 631 273 piastres.

1 821 à 3 277 659

1 822 à 3 378 228

En 1823 les droits royaux et municipaux d'importation ont été, à la douane de La Havane, de 2 734 563 piastres. L'état du revenu public de l'Administracion general de Rentas de la juridiction de La Havane en 1824, a été comme il suit :

I. Droits d'importation : 1 818 896 piastres.

Almojarifazgo: 1817950 p.

Alcabala: 802 Armada: 144

II. Droits d'exportation: 326 816

III. Cabotage et différentes autres branches (sel, 27 781 p. ; droit de dépôt, 154 924 p. ; media, anata, armadilla, etc.) total : 188 415

^{47 -} Patr. amer. Tom. II, p. 305.

^{48 -} Reclam, contra los aranc., p. 8.

IV. Rentas de tierra (droits sur les esclaves, 73 109 p.; ventes de terres, ou fincas, 215 092 p.; administrations subalternes, 154 840 p.; boutiques ou *pulperias*, 19 714 p., etc.) total : 473 686

V. Branches auxiliaires de la Tesoreria del Ejercito (Almirantazgo, Registres estrangeros, etc. : 136 923

VI. Consulado, Cuartillo adicional del muelle, Vestuario de milicias, etc. : 80 564

Revenu total en 1824 : 3 025 300 piastres.

Dans l'année 1825, ce revenu de la ville et juridiction de La Havane a été de 3 350 300 p.

Ces données partielles font voir que, de 1789 à 1824, le revenu public a été septuplé : cet accroissement devient plus sensible encore lorsqu'on fixe les yeux sur le produit de dix administrations, ou *Tesorerias subalternas interiores* (Matanzas, Villa Clara, Remedios, Trinidad, Santo Espiritu, Puerto Principe, Holguin, Bayamo, Santiago de Cuba et Baracoa. M. Barrutia⁴⁹ a publié un tableau intéressant sur ces administrations provinciales, renfermant une époque de 83 années de 1735 à 1818. Le produit total de 10 caisses s'est élevé progressivement de 900 piastres à 600 000 piastres.

1735 : 898 piastres

1736:860

1737:902

1738:1794

1739:4747

Année movenne: 1840

1775: 123 246 piastres

1776:114 366

1777:128 303

1778: 158 624

1779:146,007

Année moyenne: 133 315

1814: 317 699 piastres

1815:398 676

1816:511510

1817:524 442

1818:618 036

Année moyenne: 474 072

Le total des 83 années a été de 13 098 000 piastres, dont Santiago de Cuba a donné 4 390 000 piastres ; Puerto Principe, 2 224 000 piastres et Matanzas, 1 450 788 piastres.

^{49 -} Mem. De la Real Soc. Economica de la Habana n° 31, p. 220

D'après l'état des Cajas matrices, le revenu public en 1822, a été dans la seule province de La Havane, de 4 311 862 piastres qui provenaient de la douane (3 127 918 p.) de los ramos de directa entrada, comme loterie, dîmes, etc. (601 898 p.) et d'anticipations sur les caisses du Consulado et du Deposito (581 978 p.). La dépense a été dans la même année, pour l'île de Cuba : 2 732 738 p., et, pour des secours destinés à soutenir la lutte avec les colonies continentales déclarées indépendantes 1 362 022 p. Dans la première classe de dépenses, on trouve : 1 355 798 p. pour l'entretien de la troupe de terre chargée de la défense de La Havane et des places voisines ; 648 908 p. pour la marine royale stationnée dans le port de La Havane. Dans la seconde classe des dépenses étrangères à l'administration locale, on trouve : 1 115 672 p., comme solde de 4 234 militaires qui après avoir évacué le Mexique, Colombia et d'autres parties du continent ci-devant espagnol, ont passé par La Havane pour retourner en Espagne ; 164 000 p., comme frais de la défense du château de Saint-Jean d'Ulua. L'intendant de l'île de Cuba, Don Claudio Martinez de Pinillos, fait, dans une des notes qui accompagnent l'Estado de las Cajas matrices de 1822, la considération suivante : « Si, aux frais extraordinaires de 1 362 022 piastres relatifs aux intérêts généraux de la monarchie espagnole, l'on ajoute d'un côté, la majeure partie des 648 908 piastres destinées à l'entretien de la marine royale dont le service n'est pas circonscrit aux besoins de la défense de La Havane, et de l'autre, les frais causés par le passage des courriers maritimes et des bâtiments de guerre, on trouvera que 2 010 930 piastres (presque la moitié du revenu public) sont absorbées par des dépenses qui n'ont pas un rapport direct avec l'administration intérieure de l'île ». Combien la culture et la prospérité de ce pays ne gagneront-elles pas un jour, lorsque, dans un état de tranquillité intérieure, plus d'un million et demi de piastres pourront être employés annuellement à des ouvrages d'utilité publique et surtout au rachat d'esclaves laborieux, tel que cela se pratique déjà d'après la sage et humaine législation de la république de Colombia!

J'ai vu, par les documents que j'ai recueillis dans les archives de la Vice-Royauté à Mexico, que les secours pécuniaires, au commencement du 19e siècle, que la Trésorerie de la Nouvelle-Espagne envoyait annuellement à La Hayane étaient :

Marine : a) pour l'escadre, les chantiers et tous les besoins de la marine royale, d'après la cédule du 16 janvier 1790 : 700 000 p.

b) pour l'établissement maritime de la côte des Mosquitos : 40 000 p.

Armée : a) pour le service de terre à La Havane, d'après les cédules du 18 mai 1784, du 4 février 1788 et 1^{et} novembre 1790 : 290 000 p.

b) pour le service de terre à Santiago de Cuba: 146 000 p.

Fortifications: d'après la cédule royale du 4 février 1788: 150 000

Tabac : c'est-à-dire achat des feuilles et fabrication du tabac destine pour Séville, d'après les cédules des 2 août 1744 et 22 décembre 1767 : 500 000 p.

Total: 1 826 000 p.

On peut ajouter à cette somme de neuf millions de francs, qui tombent aujourd'hui à la charge des caisses de La Havane, 557 000 piastres que le Mexique payait pour secourir la Trésorerie de la Louisiane ; 151 000 p. pour la Floride, et 377 000 p. pour l'île de Portorico.

Je termine ici l'Essai politique sur l'île de Cuba dans lequel j'ai retracé l'état de cette importante possession de l'Espagne, tel qu'il est de nos jours. Historien de l'Amérique, j'ai voulu éclaircir les faits et préciser les idées, à l'aide de comparaisons et de tableaux statistiques. Cette investigation presque minutieuse des faits, semble nécessaire dans un moment où d'un côté, l'enthousiasme qui conduit à une bienveillante crédulité, de l'autre des passions haineuses qu'importune la sécurité des nouvelles républiques, ont donné lieu aux aperçus les plus vagues et les plus erronés. D'après le plan de mon ouvrage, je me suis abstenu de tout raisonnement sur les chances futures, sur la probabilité des changements que la politique extérieure peut amener dans la situation des Antilles ; j'ai examiné seulement ce qui regarde l'organisation des sociétés humaines, l'inégale répartition des droits et des jouissances de la vie ; les dangers menaçants que la sagesse du législateur et la modération des hommes libres peuvent éloigner, quelles que soient les formes du gouvernement. Il appartient au voyageur qui a vu de près ce qui tourmente ou dégrade la nature humaine, de faire parvenir les plaintes de l'infortune à ceux qui peuvent la soulager. J'ai observé l'état des Noirs dans des pays où les lois, la religion et les habitudes nationales tendent à adoucir leur sort et cependant j'ai conservé, en quittant l'Amérique, cette même horreur de l'esclavage que j'en avais concue en Europe. C'est en vain que des écrivains spirituels, pour voiler la barbarie des institutions par les ingénieuses fictions du langage, ont inventé les mots de paysans-nègres des Antilles, de vasselage noir et de protection patriarcale : c'est profaner les nobles arts de l'esprit et de l'imagination que de disculper, par des rapprochements illusoires ou des sophismes captieux, les excès qui affligent l'humanité et lui préparent de violentes commotions. Croit-on acquérir le droit de se dispenser de la commisération, si l'on compare⁵⁰ l'état des Noirs avec celui des serfs du moyenâge, avec l'étal d'oppression dans lequel gémissent encore quelques classes dans le nord et dans l'est de l'Europe ? Ces comparaisons, ces artifices de langage, cette impatience dédaigneuse avec laquelle on repousse, comme chimérique, jusqu'à l'espoir d'un abolissement graduel de l'esclavage, sont des armes inutiles dans les temps où nous vivons. Les grandes révolutions qu'ont subie le continent de l'Amérique et l'archipel des Antilles, depuis le

^{50 -} Ces rapprochements ne tranquillisent que ceux qui, partisans secrets de la traite des Noirs, cherchent à s'étourdir sur les malheurs de la race noire et se révoltent pour ainsi dire, contre toute émotion qui pourrait les surprendre. Souvent no confond l'état permanent d'une caste fondé sur la barbarie des lois et des institutions, avec les excès d'un pouvoir exercé momentanément sur quelques individus. C'est ainsi que M. Bolingbroke qui a vécu sept ans à Demerary et qui a visité les Antilles, n'hésite pas de répéter « qu'à bord d'un vaisseau de guerre anglais on donne le fouet plus souvent que dans les plantations des colonies anglaises ». Il ajoute « qu'en général on fouette très peu les Nègres, mais qu'on a imaginé des moyens de correction très raisonnables comme de faire manger de la soupe bouillante et fortement poivrée ou de boire avec une cuiller très petite, une solution de sel de Glauber ». La traite lui parait un universal benefit et il est persuadé que si l'on laissait retourner aux côtes d'Afrique les Nègres qui pendant vingt ans, ont joui, à Demerary, « de toutes les commodités de la vie des esclaves » ils y feraient une belle recrue et ameneraient des nations entières aux possessions anglaises. » (Voyage to Demarary, 1807, p. 107, 108, 116, 136.) Voilà sans doute une foi de colon bien ferme et bien naïve, cependant M. Bolingbroke, comme le prouvent plusieurs autres passages de son livre, est un homme modéré, rempli d'intentions bienveillantes pour les esclaves.

commencement du dix-neuvième siècle, ont agi sur les idées et sur la raison publique dans les pays même où l'esclavage existe et commence à se modifier. Beaucoup d'hommes sages et vivement intéressés à la tranquillité des îles à sucre et à esclaves sentent qu'on peut, par un libre accord entre les propriétaires, par des mesures émanées de ceux qui connaissent les localités, sortir d'un état de crise et de malaise dont l'indolence et l'obstination augmenteront les dangers. Je tâcherai de donner à la fin de ce chapitre quelques indications sur la possibilité de ces mesures, et je prouverai, par des citations tirées de pièces officielles, qu'à La Havane, longtemps avant que la politique extérieure eût pu influer en rien sur les opinions, les autorités locales les plus attachées à la métropole, ont montré de temps en temps des dispositions favorables à l'amélioration de l'état des Noirs.

L'esclavage est sans doute le plus grand de tous les maux qui ont affligé l'humanité, soit qu'on considère l'esclave arraché à sa famille dans le pays natal et jeté dans les entrepôts d'un bâtiment négrier, 51 soit qu'on le considère comme faisant partie du troupeau d'hommes noirs parqués sur le sol des Antilles; mais il y a pour les individus des degrés dans les souffrances et les privations. Quelle distance entre un esclave qui sert dans la maison d'un homme riche à La Havane et à Kingston, ou qui travaille pour son compte en se donnant à son maître attaché à une sucrerie! Les menaces par lesquelles on cherche à corriger un Nègre récalcitrant, font connaître cette échelle des privations humaines. On menace le calessero du cafetal; l'esclave qui travaille au cafetal est menacé de la sucrerie. Dans celle-ci, le Noir qui a une femme, qui habite une case séparée, qui, affectueux comme le sont la plupart des Africains, trouve après le travail, des soins au milieu d'une famille indigente, a un sort qu'on ne peut comparer à celui de l'esclave isolé et perdu dans la masse. Cette diversité de position échappe à ceux qui n'ont pas eu devant leurs yeux le spectacle des Antilles. L'amélioration progressive d'état, dans la caste servile même, fait concevoir comment, dans l'île de Cuba, le luxe des maîtres et la possibilité du gain par le travail ont pu attirer dans les villes⁵² plus de 80 000 esclaves; comment l'affranchissement favorisé par la sagesse des lois, a pu devenir tellement actif qu'il a produit, en nous arrêtant à l'époque actuelle, plus de 130 000 libres de couleur. C'est en discutant la position individuelle de chaque classe, en récompensant d'après l'échelle décroissante des privations, l'intelligence, l'amour du travail et les vertus domestiques, que l'administration coloniale trouvera les moyens d'améliorer le sort des Noirs. La philanthropie ne consiste pas à donner « un peu de morue de plus et quelques coups de fouet de moins »; une véritable amélioration de la classe servile doit s'étendre sur la position entière, morale et physique de l'homme.

L'impulsion peut être donnée par ceux des gouvernements européens qui ont le sentiment de la dignité humaine, qui savent que tout ce qui est in-

^{51 -} Si l'on fouette les esclaves, disait un des témoins à l'enquête parlementaire de 1789, pour les faire danser sur le pont d'un bâtiment négrier, si on les force à chanter eu chœur : messe, messe, mackerida (que l'on vit gaiement parmi les Blancs), cela ne prouve que les soins que nous prenons pour la santé des hommes. « Des soins si délicats me rappellent que dans la description d'un auto-da-fé que je possède, on vante la prodigalité avec laquelle on distribuait des rafraichissements aux condamnés et cet escalier que les familiers de l'inquisition ont fait pratiquer dans l'intérieur du bûcher pour la commodité des relaxados ».

^{52 -} Voyez plus haut.

juste porte un germe de destruction; mais cette impulsion (il est affligeant de le dire) sera impuissante si la réunion des propriétaires, si les assemblées ou législatures coloniales, n'adoptent pas les mêmes vues, n'agissent pas d'après un plan bien concerté et dont le dernier but est la cessation de l'esclavage dans les Antilles. Jusque-là on a beau faire enregistrer les coups de fouet, diminuer le nombre de ceux que l'on peut infliger à la fois, exiger la présence de témoins, nommer des protecteurs des esclaves, tous ces règlements dictés par les intentions les plus bienveillantes sont faciles à éluder. L'isolement des plantations rend leur exécution impossible. Ils supposent un système d'inquisition domestique incompatible avec ce que l'on appelle dans les colonies « des droits acquis ». L'état d'esclavage ne peut être paisiblement amélioré en son entier que par l'action simultanée des hommes libres (Blancs et de couleur) qui habitent les Antilles; par les assemblées et législatures coloniales, par l'influence de ceux qui jouissant d'une grande considération morale parmi leurs compatriotes et connaissant les localités, savent varier les movens d'amélioration d'après les mœurs, les habitudes et la position de chaque île. C'est en préparant ce travail qui devrait embrasser à la fois une grande partie de l'Archipel des Antilles, qu'il est utile de jeter les yeux en arrière et de peser les événements par lesquels l'affranchissement d'une partie considérable du genre humain a été obtenu en Europe dans le moven-âge. Lorsqu'on veut améliorer sans commotion, il faut faire sortir les nouvelles institutions de celles même que la barbarie des siècles a consacrées. On aura de la peine à croire un jour qu'il n'existait avant 1826, dans aucune des Grandes Antilles, une loi qui empêchât qu'on ne pût vendre les enfants en bas âge et les séparer de leurs parents, qui défendît la méthode avilissante de marquer les Nègres avec un fer chaud, simplement pour reconnaître plus facilement le bétail humain. Décréter ces lois pour ôter jusqu'à la possibilité d'un outrage barbare : fixer dans chaque sucrerie, le rapport entre le plus petit nombre de Négresses et celui des Nègres cultivateurs, accorder la liberté à chaque esclave qui a servi 15 ans, à chaque Négresse qui a élevé 4 ou 5 enfants ; affranchir les uns et les autres sous la condition de travailler un certain nombre de jours au profit de la plantation; donner aux esclaves une part dans le produit net pour les intéresser à l'accroissement de la richesse agricole⁵³; fixer sur le budget des dépenses publiques une somme destinée pour le rachat des esclaves et pour l'amélioration de leur sort, voilà les objets les plus urgents de la législation coloniale.

Sur le continent de l'Amérique espagnole, la conquête aux Antilles, au Brésil et dans les parties méridionales des États-Unis, la traite des Noirs ont réuni les éléments de population les plus hétérogènes. Or ce mélange bizarre d'Indiens, de Blancs, de Nègres, de métis, de mulâtres et de zambos se montre accompagné de tous les périls que peuvent engendrer l'ardeur et le

^{53 -} Le général Lafayette dont le nom se lie à tout ce qui promet de contribuer à la liberté des hommes et d'améliorer leur sort par des institutions, avait conçu, dès l'année 1785, le projet d'acheter à Cayenne, une habitation pour la partager entre les Noirs qui la cultiveraient, et dont le propriétaire renoncerait, pour lui et ses descendants à toute espèce de gain. Il avait intéressé à cette noble entreprise les prêtres de la Mission du Saint-Esprit, qui possédaient eux-mêmes des terres dans la Guyane française. Une lettre du maréchal de Castries en date du 6 juin 1785, prouve que l'infortuné Roi Louis XVI, étendant ses intentions bienfaisantes jusque sur les Noirs et les libres de couleur, avait ordonné de faire des essais semblables aux frais du gouvernement. M. de Richerpey, chargé par M. de Lafayette du partage des terres entre les Noirs, mourut des suites du climat de Cavenne.

dérèglement des passions, à ces époques hasardeuses où la société, ébranlée dans ses fondements, commence une ère nouvelle. Ce que le principe odieux du système colonial, celui d'une sécurité fondée sur l'inimitié des castes, a préparé depuis des siècles, éclate alors avec violence. Heureusement le nombre de Noirs était si peu considérable dans les nouveaux états du continent espagnol, qu'à l'exception des cruautés exercées dans le Venezuela, où le parti royaliste avait armé les esclaves, la lutte entre les indépendants et les soldats de la métropole n'a pas été ensanglantée par les vengeances de la population servile. Les hommes de couleur libres (Noirs, mulâtres, et mestizos) ont embrassé avec chaleur la cause nationale, et la race cuivrée dans sa méfiance timide et sa mystérieuse impassibilité, est restée étrangère à des mouvements dont elle profitera malgré elle. Les Indiens, longtemps avant la révolution, étaient des agriculteurs pauvres et libres ; isolés par la langue et les mœurs, ils vivaient séparés des Blancs. Si, au mépris des lois espagnoles, la cupidité des corregidores et le régime tracassier des missionnaires entravaient souvent leur liberté, il y avait loin de cet état d'oppression et de gêne à un esclavage personnel comme celui des Noirs, à un servage comme celui des paysans dans la partie slave de l'Europe. C'est le petit nombre de Noirs, c'est la liberté de la race aborigène dont l'Amérique a conservé plus de huit millions et demi sans mélange de sang étranger, qui caractérisent les anciennes possessions continentales de l'Espagne et rendent leur situation morale et politique entièrement différente de celle des Antilles où, par la disproportion entre les hommes libres et les esclaves, les principes du système colonial ont pu se développer avec le plus d'énergie. Dans cet Archipel, comme au Brésil (deux portions de l'Amérique qui renferment près de trois millions deux cent mille esclaves), la crainte d'une réaction de la part des Noirs, et celle des périls qui entourent les Blancs, ont été jusqu'à ce jour la cause la plus puissante de la sécurité des métropoles et du maintien de la dynastie portugaise. Cette sécurité par sa nature même, peut-elle être de longue durée ? Justifie-t-elle l'inaction des gouvernements qui négligent de remédier au mal quand il en est encore temps? J'en doute. Lorsque, sous l'influence de circonstances extraordinaires, les craintes seront affaiblies et que des pays où l'accumulation des esclaves a donné à la société le mélange funeste d'éléments hétérogènes, seront entraînés peut-être malgré eux dans une lutte extérieure, les dissensions civiles se manifesteront dans toute leur violence et les familles européennes, innocentes d'un ordre de choses qu'elles n'ont point créé, seront exposées aux dangers les plus imminents.

On ne saurait assez louer la sagesse de la législation dans les nouvelles républiques de l'Amérique espagnole qui dès leur naissance, ont été sérieusement occupées de l'extinction totale de l'esclavage. Cette vaste portion de la terre a, sous ce rapport, un avantage immense sur la partie méridionale des États-Unis, où les Blancs, pendant la lutte contre l'Angleterre, ont établi la liberté à leur profit et où la population esclave, déjà au nombre d'un million six cent mille, augmente plus rapidement encore que la population blanche. Si la civilisation se déplaçait au lieu de s'étendre; si, à la suite de grands et déplorables bouleversements en Europe, l'Amérique entre le Cap Hatteras et le Missouri, devenait le siège principal des lumières de la chrétienté, quel spectacle offrirait ce centre de la civilisation où, dans le sanctuaire de la li-

berté, on pourrait assister à une vente de Nègres après décès, entendre les sanglots des parents qu'on sépare de leurs enfants! Espérons que les principes généreux qui animent depuis longtemps⁵⁴ les législatures dans les parties septentrionales des États-Unis s'étendront peu à peu vers le sud et vers ces régions occidentales où, par suite d'une loi imprudente et funeste,⁵⁵ l'esclavage et ses iniquités ont passé la chaîne des Alleghanys et les rives du Mississippi; espérons que la force de l'opinion publique, le progrès des lumières, l'adoucissement des mœurs, la législation des nouvelles républiques continentales et le grand et heureux événement de la reconnaissance d'Haïti par le gouvernement français, exerceront, soit par des motifs de prévoyance et de crainte, soit par des sentiments plus nobles et plus désintéressés, une influence heureuse sur l'amélioration de l'état des Noirs dans le reste des Antilles, dans les Carolines, les Guyanes et le Brésil.

Pour parvenir à relâcher progressivement les liens de l'esclavage, il faut le plus strict maintien des lois contre la traite, des peines infamantes prononcées contre ceux qui l'enfreignent, la formation de tribunaux mixtes et le droit de visite exercé avec une équitable réciprocité. Il est triste sans doute d'apprendre que, par la dédaigneuse et coupable insouciance de quelques gouvernements de l'Europe, la traite, devenue plus cruelle parce qu'elle est plus occulte, enlève de nouveau à l'Afrique, depuis dix ans, presque le même nombre de Noirs qu'avant 1807; mais on ne saurait conclure de ce fait l'inutilité, ou, comme disent les partisans secrets de l'esclavage, l'impossibilité pratique des mesures bienfaisantes adoptées d'abord par le Danemark, les États-Unis, la Grande-Bretagne, et successivement par tout le reste de l'Europe. Ce qui s'est passé depuis 1807 jusqu'au moment où la France est rentrée dans la possession d'une partie de ses anciennes colonies, ce qui se passe de nos jours chez les nations dont les gouvernements veulent sincèrement l'abolition de la traite et de ses abominables pratiques, prouvent la fausseté de cette conclusion. D'ailleurs, est-il raisonnable de comparer numériquement les importations d'esclaves de 1825 et de 1806? Avec l'activité qui règne dans toutes les entreprises industrielles, quel accroissement n'aurait pas pris l'importation des Nègres dans les Antilles anglaises, et les parties méridionales des États-Unis, si la traite, entièrement libre, avait continué à y déposer de nouveaux esclaves et avait rendu superflus les soins pour la conservation et l'augmentation de la population ancienne? Croit-on que le commerce anglais se serait borné, comme en 1806, à la vente de 53 000 ; les États unis, à la vente de 15 000 esclaves? On sait avec assez de certitude que les Antilles anglaises seules ont reçu, dans les 106 années qui ont précédé celle de 1786, plus de 2 130 000 Nègres arrachés des côtes d'Afrique. Au moment de la Révolution française, la traite fournissait (d'après M. Norris) 74 000 esclaves par an, dont les colonies anglaises absorbaient 38 000; les

^{54 -} Déjà en 1769 (quarante-six ans avant la déclaration du congrès de Vienne et trente-huit ans avant l'abolition de la traite décrétée à Londres et à Washington), la chambre des représentants de Massachusetts avait sévicontre the umatural and unwarmatable custom of enslaving mankind. (Voyez Walsh, Appeal to the United States, 1819, p. 312). L'écrivain espagnol, Avendano, est peut-être le premier qui s'est élevé avec force, non seulement contre le commerce des esclaves abhorré même des Afghans (Elphinstone, Journ. to the Cabul, p. 245), mais contre l'esclavage en général, et contre « toutes les sources iniques de la richesse coloniale ». Thesaurus ind., Tom. I, tit. 9, cap. 2.

^{55 -} Rufus King, Speeches on tlie Missouri Bill (New-York; 1819). North-American Review, n° 26, p. 137-168.

colonies françaises, 20 000. Il serait facile de prouver que tout l'archipel des Antilles dans lequel il existe aujourd'hui à peine 2 400 000 Nègres et mulâtres (libres et esclaves) a reçu, de 1670 à 1825, près de cinq millions d'Africains (Negros bozales). Dans ces calculs révoltants sur la consommation de l'espèce humaine, on n'a pas tenu compte du nombre des malheureux esclaves qui ont péri pendant la traversée, ou qui ont été jetés à la mer comme des marchandises avariées. ⁵⁶ Or, de combien de milliers ne faudraitil pas augmenter les pertes, si les deux peuples qui ont le plus d'ardeur et le plus d'intelligence dans le développement de leur commerce et de leur industrie, les Anglais et les habitants des États-Unis, avaient continué, depuis 1807, à prendre aussi librement part à la traite que le font d'autres peuples de l'Europe? Une triste expérience a prouvé combien les traités du 15 juillet 1814 et du 22 janvier 1815 d'après lesquels l'Espagne et le Portugal se réservaient ⁵⁷ encore « la jouissance du commerce des Noirs » pendant un certain nombre d'années, ont été funestes pour l'humanité.

Les autorités locales, ou pour mieux dire, les riches propriétaires formant l'Ayuntamiento de La Havane, le Consulado et la Société patriotique ont montré, en plusieurs occasions, 58 des dispositions favorables pour l'amélioration du sort des esclaves. Si le gouvernement de la métropole, au lieu de redouter iusqu'à l'apparence des innovations, avait su tirer parti de ces circonstances heureuses et de l'ascendant de quelques hommes de talent sur leurs compatriotes, l'état de la société aurait éprouvé des changements progressifs, et de nos jours, les habitants de l'île de Cuba jouiraient déjà des améliorations qui ont été discutées il y a trente ans. Les mouvements de Saint-Domingue en 1790, et ceux de la Jamaïque en 1794 causèrent de si vives alarmes parmi les hacendados de l'île de Cuba, qu'on débattit avec ardeur dans une Junta economica, ce que l'on pourrait tenter pour conserver la tranquillité du pays. On lit des règlements sur la poursuite des fugitifs⁵⁹ qui, jusqu'alors avait donné lieu aux plus coupables excès; on proposa d'augmenter le nombre des Négresses dans les sucreries, de mieux soigner l'éducation des enfants, de diminuer l'introduction des Nègres d'Afrique, de faire venir des colons blancs des Canaries et des colons Indiens du Mexique, d'établir des écoles dans les campagnes pour adoucir les mœurs du bas peuple et pour mitiger l'esclavage

^{56 -} Voyez plus haut. Voyez aussi l'éloquent discours de M. le duc de Broglie (28 mars 1822), p. 40, 43, 96.

^{57 - «} Dicen nuestros Indios del Rio Caura cuando se confiesan que ya entienden que es pecado comer carne humana; pero piden que se les permita desacostumbrarse poco a poco: quieren comer la carne humana una vez al mes, despues cada tres meses, hasta que sin sentirlo pierdan la costumbre ». Cartas de los Rev. Padres Observantes, nº 7. (manuscrit.)

^{58 -} Representacion al Ray de 10 de Julio de 1799 (manuscrit).

^{59 -} Reglamento sobro los Negros Cimmarrones de 20 de Dec. de 1796. Avant l'année 1788, il y avait beaucoup de Nègres fugitifs (cimmarrones) dans les montagnes de Jaruco, où ils étaient quelquefois apalancados, c'est-à-dire où plusieurs de ces malheureux formaient, pour leur commune défense, de petits retranchements avec des troncs d'arbres amoncelés. Les Nègres marrons nés en Afrique, ou bozales, sont faciles à prendre car la plupart, dans le vain espoir de trouver la terre natale, marchent jour et nuit vers l'est. Ils sont lorsqu'on les prend, si exténués de fatigues et de faim, qu'on ne les sauve qu'en leur donnant pendant plusieurs jours, de très petites quantités de bouillon. Les Nègres marrons-créoles se cachent le jour dans les bois et volent des vivres pendant la nuit. Jusqu'en 1790, le droit de prendre les Nègres fugitifs n'appartenait qu'à l'Alcade mayor provincial, dont la charge était héréditaire dans la famille du comte de Bareto. Aujourd'hui, tous les habitants peuvent saisir les Marrons et le propriétaire de l'esclave paie, outre la nourriture, 4 piastres par tête. Si l'on ignore le nom du maître, le Consulado emploie le Nègre marron dans les travaux publics. Cette chasse aux hommes qui a donné, tant à Haïti qu'à la Jamaïque, aux chiens de Cuba, une funeste célébrité, se faisait de la manière la plus cruelle avant le règlement que l'ai cité plus haut.

d'une manière indirecte. Ces propositions n'eurent pas l'effet désiré. La cour s'opposa à tout système de transmigration et la majorité des propriétaires, livrée à d'anciennes illusions de sécurité, ne voulut plus restreindre la traite des Nègres dès que le haut prix des denrées fit naître l'espoir d'un gain extraordinaire. Il serait injuste cependant de ne pas signaler, dans cette lutte entre des intérêts privés et des vues d'une sage politique, les vœux et les principes énoncés par quelques habitants de l'île de Cuba, soit en leur nom, soit au nom de quelques corporations riches et puissantes. « L'humanité de notre législation, dit noblement M. d'Arango, 60 dans un mémoire rédigé en 1796, accorde à l'esclave quatre droits (quatro consuelos), qui sont autant d'adoucissements à ses peines et que la politique étrangère lui a constamment refusés. Ces droits sont : le choix d'un maître moins sévère, 61 la faculté de se marier d'après son penchant, la possibilité de racheter sa liberté ⁶² par le travail ou de l'obtenir comme rémunération de ses bons services, le droit de posséder quelque chose et de payer par une propriété acquise, la liberté de sa femme et de ses enfants. 63 Malgré la sagesse et la douceur de la législation espagnole, à combien d'excès l'esclave ne reste-t-il pas exposé dans la solitude d'une plantation ou d'une ferme, là où un capatez grossier, armé d'un coutelas (machete) et d'un fouet, exerce impunément son autorité absolue! La loi ne limite ni le châtiment de l'esclave ni la durée du travail; elle ne prescrit pas non plus la qualité et la quantité des aliments. ⁶⁴ Elle permet à l'esclave il est vrai, d'avoir recours au magistrat, pour que celui-ci enjoigne au maître d'être plus équitable, mais ce recours est à peu près illusoire car il existe une autre loi d'après laquelle on doit arrêter et renvoyer au maître chaque esclave qu'on trouve non muni d'une permission, à une lieue et demie de distance de la plantation à laquelle il appartient. Comment peut par-

^{60 -} Informe sobre Negros fugitivos (de 9 de Junio 1796), por Don Francisco de Arango y Pareno, Oidor honorario y syndico del Consulado.

^{61 -} C'est le droit de buscar amo. Dès que l'esclave a trouvé un nouveau maître qui veut l'acheter, il peut quitter le premier dont il croit avoir à se plaindre : tel est le sens et l'esprit d'une loi bienfaisante mais souvent éludée, comme le sont toutes les lois qui protègent les esclaves. C'est dans l'espoir de jouir du privilège de buscar amo que les Noirs adressent souvent aux voyageurs qu'ils rencontrent, une question qui, dans l'Europe civilisée où l'on vend parfois son vote ou son opinion, ne se fait jamais à haute voix ; quiere Vm. comprarme (voulezvous m'acheter) ?

^{62 -} L'esclave dans les colonies espagnoles doit être évalué selon la loi, au prix le plus bas : cette évaluation était à l'époque de mon voyage, selon les localités, de 200 à 380 piastres. Nous avons vu plus haut, qu'en 1825, le prix d'un Nègre adulte était à l'île de Cuba de 450 piastres. En 1788, le commerce français fournissait le Nègre pour 280 à 300 piastres. (*Page, Traité d'économie politique des colonies*, Tom. VI, p. 42 et 43). Un esclave coûtait chez les Grecs, 300 à 600 drachmes (54 à 108 piastres) lorsque la journée d'un manœuvre se payait 3/10 de piastre. Tandis que les lois et les institutions espagnoles favorisent de toutes les manières la *manumission*, le maître dans les Antilles non espagnoles, paie au fisc pour chaque esclave affranchi, cinq à sept cents piastres!

^{63 -} Quel contraste entre l'humanité des plus anciennes lois espagnoles concernant l'esclavage et les traces de barbarie qu'on trouve à chaque page dans le Code noir et dans quelques lois provinciales des Antilles anglaises ! Les lois de Barbados données en 1688, celles des Bermudes données en 1730, ordonnent que le maître qui tue son Nègre en le châtiant, ne peut être poursuivi, tandis que le maître qui tue l'esclave par malice paiera 10 livres sterling au trésor royal. Une loi de saint Christophe du 11 mars 1784, commence par ces mots : « Whereas some persons have of late been guilty of cutting of and depriving slaves of their ears » nous ordonnons que quiconque aura extirpé un œil, arraché la langue de l'esclave ou coupé son nez, paiera 5 00 livres sterling et sera condamné à six mois de prison ». Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces lois anglaises qui ont été en vigueur il y a 30 à 40 ans, sont abolies et remplacées par des lois plus humaines. Que n'en puis-je dire autant de la législation des Antilles françaises, où six jeunes esclaves soupçonnés d'avoir voulu s'enfuir ont eu, d'après un arrêt prononcé en 1815, les jarrets coupés ! (Voyez aussi plus haut).

^{64 -} Une cédule royale du 31 mai 1789 avait tenté de régler la nourriture et le vêtement, mais cette cédule n'a jamais été exécutée.

venir devant le magistrat, l'esclave fustigé, exténué par la faim et par les excès du travail ? S'il y parvient, comment sera-t-il défendu contre un maître puissant qui cite pour témoins les complices salariés de ses rigueurs ?

le terminerai en citant un autre morceau⁶⁵ très remarquable extrait de la Reprecentacion del Avuntamiento. Consulado y Sociedad patriotica, en date du 20 juillet 1811. Dans tout ce qui a rapport aux changements à introduire dans l'état de la classe servile, il s'agit beaucoup moins de nos craintes sur la diminution des richesses agricoles que de la sécurité des Blancs si facile à compromettre par des mesures imprudentes. D'ailleurs ceux qui accusent le consulat et la municipalité de La Havane d'une résistance opiniâtre oublient que dès l'année 1799, ces mêmes autorités ont proposé inutilement qu'on s'occupât de l'état des Noirs dans l'île de Cuba (del arreglo de este delicado asunto). Il y a plus encore : nous sommes loin d'adopter des maximes que les nations de l'Europe qui se vantent de leur civilisation, ont regardé comme irrécusables, par exemple, celle que, sans esclaves, il ne peut y avoir de colonies. Nous déclarons au contraire, que, sans esclaves et même sans Noirs, il aurait pu exister des colonies et que toute la différence aurait été dans le plus ou le moins de gain, dans l'accroissement des produits plus ou moins rapide. Mais si telle est notre ferme persuasion, nous devons rappeler aussi à Votre Majesté qu'une organisation sociale, dans laquelle l'esclavage s'est une fois introduit comme élément, ne peut être changée avec une précipitation irréfléchie. Nous sommes loin de nier que ce fût un mal contraire aux principes moraux de traîner des esclaves d'un continent à l'autre; que ce fut une erreur en politique de ne pas écouter les plaintes qu'Ovando, le gouverneur d'Hispaniola porta contre l'introduction et l'accumulation de tant d'esclaves à côté d'un petit nombre d'hommes libres, mais lorsque ces maux et ces abus sont déjà invétérés, nous devons éviter d'empirer notre position et celles de nos esclaves par l'emploi de moyens violents. Ce que nous vous demandons, Sire, est conforme au vœu énoncé par un des plus ardents protecteurs des droits de l'humanité, par l'ennemi le plus acharné de l'esclavage, nous voulons comme lui, que les lois civiles nous délivrent à la fois des abus et des dangers ».

C'est de la solution de ce problème que dépendent dans les seules Antilles, en excluant la république d'Haïti, la sécurité de 876 000 libres (Blancs et hommes de couleur⁶⁶) et l'adoucissement du sort de 1 150 000 esclaves. Nous avons démontré qu'elle ne pourra être obtenue par des moyens paisibles, sans la participation des autorités locales, soit assemblées coloniales, soit réunions de propriétaires désignés sous des noms moins redoutés par les vieilles métropoles. L'influence directe des autorités est indispensable et c'est une funeste erreur de croire « qu'on peut laisser agir le temps ». Oui, le temps agira simultanément sur les esclaves, sur les rapports entre les îles et les habitants du continent, sur des événements qu'on ne pourra point maî-

^{65 - «} Hasta abandono hemos de species muy favorable que pasan por inconcusas eu esas nacionas cultas. Tal es la de que sin Negros esclavos no pudiera haber colonias. Nosotros contra este dictamen decimos que sin esclavitud, y aun sin Negros, pudo haber lo que por colonias se entiende y que la diferencia habria estado en las mayores ganancias o en los mayores progresos ». (Documentes sobre el trafico y esclavitud de Negros, 1814, p. 78-80)

^{66 -} Savoir : 452 000 Blancs dont 342 000 dans les deux seules Antilles espagnoles (Cuba et Portorico) et 423 000 libres de couleur, mulâtres et Noirs.

triser, lorsqu'on les aura attendus dans une apathique inaction. Partout où l'esclavage est très anciennement établi, le seul accroissement de la civilisation influe beaucoup moins sur le traitement des esclaves qu'on ne désirerait pouvoir l'admettre. La civilisation d'une nation s'étend rarement sur un grand nombre d'individus; elle n'atteint pas ceux qui, dans les ateliers sont en contact immédiat avec les Noirs. Les propriétaires et j'en ai connu de très humains, reculent devant les difficultés qui se présentent dans de grandes plantations; ils hésitent de troubler l'ordre établi, défaire des innovations qui non simultanées, non soutenues par la législation, ou ce qui serait un moyen plus puissant, par la volonté générale, manqueraient leur but et empireraient peut-être le sort de ceux qu'on voudrait soulager. Ces considérations timides arrêtent le bien chez des hommes dont les intentions sont les plus bienveillantes et qui gémissent des institutions barbares dont ils ont recu le triste héritage. Connaissant les circonstances locales ils savent que pour produire un changement essentiel dans l'état des esclaves, pour les conduire progressivement à la jouissance de la liberté, il faut une volonté forte dans les autorités locales, le concours de citoyens riches et éclairés ; un plan général dans lequel se trouvent calculés toutes les chances du désordre et les moyens de répression. Sans cette communauté d'actions et d'efforts, l'esclavage, avec ses douleurs et ses excès se maintiendra, comme dans l'ancienne Rome⁶⁷ à côté de l'élégance des mœurs, du progrès si vanté des lumières, de tous les prestiges d'une civilisation que sa présence accuse et qu'il menace d'engloutir, lorsque le temps de la vengeance sera arrivé. La civilisation ou un lent abrutissement des peuples ne font que préparer les esprits à des événements futurs mais, pour produire de grands changements dans l'état social, il faut la coïncidence de certains événements dont l'époque ne peut être calculée d'avance. Telle est la complication des destinées humaines que ces mêmes cruautés, qui ont ensanglanté la conquête des deux Amériques, se sont renouvelées sous nos yeux, dans des temps que nous croyions caractérisés par un progrès prodigieux de lumières, par un adoucissement général dans les mœurs. La vie d'un seul homme a suffi pour voir la terreur en France, l'expédition de Saint-Domingue, 68 les réactions politiques de Naples et d'Espagne, je pourrais ajouter les massacres de Chio, d'Ipsara, et de Missolonghi, œuvres des barbares de l'Europe orientale, que les peuples civilisés de l'ouest et du nord n'ont pas cru devoir empêcher. Dans les pays à esclaves où une longue habitude tend à légitimer les institutions les plus contraires à la justice, il ne faut compter sur l'influence des lumières, de la culture intellectuelle, de l'adoucissement des mœurs, qu'autant que tous ces biens accélèrent l'impulsion donnée par les gouvernements, autant qu'ils fa-

^{67 -} L'argument tiré de la civilisation de Rome et de la Grèce en faveur de l'esclavage, est très à la mode dans les Antilles où quelquefois on se plaît à l'orner de tout le luxe de l'érudition philologique. C'est ainsi qu'en 1795, dans des discours prononcés au sein de l'assemblée législative de la Jamaïque, on a prouvé par l'exemple des éléphants employés dans les guerres de Pyrrhus et d'Hannibal, qu'il ne pouvait être blâmable d'avoir fatt venir de l'île de Cuba cent chiens et quarante chasseurs pour faire la chasse aux Nègres marrons. Bryan Edwards, Tom. I, p. 570.

^{68 -} North American Review, 1821, n° 30, p. 116. Les luttes avec des esclaves qui combattent pour leur liberté ne sont pas seulement funestes à cause des atrocités qu'elles font naître des deux côtés ; elles contribuent aussi à confondre lorsque l'affranchissement est consommé, tous les sentiments du juste et de l'injuste. « Quelques colons condamnent à la mort toute la population mâle jusqu'à l'âge de six ans. Ils affirment que l'exemple qu'ont sous les yeux ceux qui n'ont pas porté les armes, peut devenir contagieux. Ce manque de modération est la suite des longues infortunes des colons ». Charault, Réflexions sur Saint-Domingue, 1806, p. 16.

cilitent l'exécution de mesures une fois adoptées. Sans cette action directrice des gouvernements et des législatures, un changement paisible n'est point à espérer. Le danger devient surtout imminent lorsqu'une inquiétude générale s'est emparée des esprits, lorsqu'au milieu de dissensions politiques dont se trouvent agités des peuples voisins, les fautes et les devoirs des gouvernements ont été révélés : alors le calme ne peut renaître que par une autorité qui, dans le noble sentiment de sa force et de son droit, sait maîtriser les événements en ouvrant elle-même la carrière des améliorations.

À la fin du mois d'avril, après avoir terminé les observations que nous nous étions proposé de faire M. Bonpland et moi, à l'extrémité boréale de la zone torride, nous fûmes sur le point de partir pour la Veracruz avec l'escadre de l'amiral Ariztizabal mais de fausses nouvelles, répandues dans les feuilles publiques sur l'expédition du capitaine Baudin, nous firent renoncer au dessein de traverser le Mexique pour nous rendre aux îles Philippines. Plusieurs journaux, et particulièrement ceux des États-Unis, annonçaient que deux corvettes françaises, le Géographe et le Naturaliste, avaient fait voile pour le cap de Horn, qu'ils devaient longer les côtes du Chili et du Pérou et se rendre de là à la Nouvelle-Hollande. À cette nouvelle je me sentis dans une vive agitation. Tous les projets que j'avais formés pendant mon séjour à Paris, lorsque j'obsédais le ministère du Directoire pour hâter le départ du capitaine Baudin, se présentaient de nouveau à mon imagination. Au moment de quitter l'Espagne, j'avais fait la promesse de rejoindre l'expédition partout où je pourrais l'atteindre. Quand on désire avidement une chose dont l'issue peut être funeste, on se persuade aisément qu'un sentiment de devoir a seul motivé la résolution que l'on prend. M. Bonpland toujours entreprenant et confiant en notre bonne fortune, se détermina de suite à diviser nos herbiers en trois portions. Pour ne pas exposer aux chances d'une longue navigation ce que nous avions recueilli avec tant de peine sur les rives de l'Orénoque, de l'Atabapo et du Rio Negro, nous envoyâmes une collection par la voie de l'Angleterre, en Allemagne ; une autre, par la voie de Cadix, en France. La troisième collection resta déposée à La Havane. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter de ces arrangements que la prudence rendait nécessaires. Chaque envoi renfermait à peu près les mêmes espèces, et aucune précaution n'avait été négligée pour que les caisses qui seraient prises par des bâtiments anglais ou français fussent remises à sir Joseph Banks ou aux professeurs du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Heureusement les manuscrits que j'avais d'abord voulu joindre à l'envoi de Cadix ne furent point confiés à notre ami et compagnon de voyage, Fray Juan Gonzales, de l'ordre de l'Observance de Saint-François. 69 Cet estimable jeune homme que j'ai eu occasion de nommer plusieurs fois, nous avait suivis à La Havane pour retourner en Espagne. Il quitta l'île de Cuba peu de temps après nous mais le navire sur lequel il s'était embarqué périt corps et biens dans une tempête sur les côtes d'Afrique. Nous perdîmes, par ce naufrage, une portion des doubles de nos herbiers, et ce qui fut une perte plus sensible pour les sciences, tous les insectes que M. Bonpland avait réunis dans les circonstances les plus difficiles, pendant

^{69 -} Tom. IV; IX.

notre voyage à l'Orénoque et au Rio Negro. Par une fatalité très extraordinaire, nous restâmes dans les colonies espagnoles deux ans sans avoir une seule lettre d'Europe : celles qui nous arrivèrent dans les trois années suivantes ne nous apprirent rien sur les envois que nous avions faits. On conçoit combien je devais être inquiet du sort d'un Journal qui renfermait les observations astronomiques et toutes les mesures de hauteur à l'aide du baromètre dont je n'avais pas eu la patience de faire une copie détaillée. C'est après avoir parcouru la Nouvelle-Grenade, le Pérou et le Mexique, au moment même de quitter le Nouveau-Continent, que mes yeux tombèrent comme par hasard dans la bibliothèque publique de Philadelphie, sur la table des matières d'une Revue scientifique. J'y trouvai ces mots : « Arrivée des manuscrits de M. de Humboldt chez son frère à Paris, par voie d'Espagne ». J'eus de la peine à cacher l'expression de ma joie, jamais table des matières ne m'avait paru mieux faite.

Tandis que M. Bonpland travaillait jour et nuit pour partager et mettre en ordre nos collections, j'avais le chagrin de trouver mille obstacles à un départ si imprévu. Il n'y avait dans le port de La Havane aucun navire qui voulut se charger de nous conduire à Portobelo ou à Carthagène; les personnes que je consul tais se plaisaient à exagérer les incommodités du passage de l'isthme et la lenteur d'une navigation du nord au sud, de Panama à Guayaquil et de Guayaquil à Lima ou à Valparaiso. Ils me reprochaient et peut-être avec raison, de ne pas continuer à explorer les vastes et riches possessions de l'Amérique espagnole qui, depuis un demi-siècle, n'avaient été ouvertes à aucun voyageur étranger. Les chances d'un voyage autour du monde dans lequel on ne touche généralement qu'à quelques îles ou aux côtes arides d'un continent, ne leur paraissaient pas préférables à l'avantage d'étudier dans ses rapports géologiques, l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, régions qui fournit à elle seule 5/8 de la masse d'argent qu'on retire annuellement de toutes les mines du globe connu. l'opposais à ces considérations l'intérêt de déterminer sur une plus grande échelle, l'inflexion des courbes d'égale inclinaison, le décroissement de l'intensité des forces magnétiques du pôle vers l'équateur, la température de l'Océan variable selon les latitudes, selon la direction des courants et la proximité des bas-fonds. Plus je me voyais contrarié dans mes desseins, et plus j'en hâtais l'exécution. Ne pouvant trouver passage sur aucun bâtiment neutre, je frétai une goélette catalane qui se trouvait en rade au Batabano et qui devait rester à ma disposition pour me conduire soit à Portobelo, soit à Carthagène des Indes, selon que la mer et les brises de Sainte-Marthe qui soufflaient encore dans cette saison avec violence au-dessous des 12° de latitude, pouvaient le permettre. L'état prospère du commerce de La Havane et les rapports multipliés qu'a cette ville même avec les ports de la Mer du Sud, me facilitaient les moyens de me procurer des fonds pour plusieurs années. Le général Don Gonzalo O-Farrill, également distingué par son talent et par l'élévation de son caractère, résidait alors dans ma patrie, comme ministre de la cour d'Espagne. Je pouvais échanger mes revenus en Prusse contre une partie des siens à l'île de Cuba et la famille du respectable Don Ygnacio O-Farrill y Herera, frère du général, voulut bien concourir lors de mon départ inopiné de La Havane, à tout ce qui pouvait favoriser mes nouveaux projets. Nous apprîmes le 6 mars, que la goélette que j'avais frétée était prête à nous recevoir. Le chemin du Batabano nous conduisait encore une fois par les Guines, à la plantation de Rio Blanco dont le propriétaire (le comte Jaruco y Mopox) embellissait le séjour par tous les moyens que peuvent offrir le goût des plaisirs et une grande fortune. L'hospitalité qui diminue généralement avec les progrès de la civilisation, est encore exercée à l'île de Cuba avec autant d'empressement que dans les parties les plus reculées de l'Amérique espagnole. De simples voyageurs naturalistes aiment à rendre ici aux habitants de La Havane le même témoignage de reconnaissance que leur ont rendu ces étrangers illustres qui partout où j'ai pu suivre leurs traces, ont laissé dans le Nouveau-Monde, le souvenir de leur noble simplicité, de leur ardeur pour l'instruction et de leur amour du bien public.

De Rio Blanco au Batabano, le chemin passe à travers un pays inculte, à moitié couvert de forêts. Dans les éclaircies, l'indigo et le cotonnier sont devenus sauvages. Comme la capsule du Gossypium s'ouvre à l'époque où les tempêtes du nord sont les plus fréquentes, le duvet qui enveloppe les graines est entraîné d'une côte à l'autre et la récolte du coton qui est d'ailleurs de la plus belle qualité, souffre beaucoup de la coïncidence des tempêtes avec la maturité des fruits. Plusieurs de nos amis parmi lesquels se trouvait M. de Mendoza, capitaine du port de Valparaiso et frère du célèbre astronome qui a résidé longtemps à Londres, nous accompagnèrent jusqu'au Potrero de Mopox. En herborisant plus loin vers le sud nous trouvâmes un nouveau palmier⁷¹ à feuilles en éventail (Coripha maritime), ayant un fil libre entre les interstices des folioles. Ce Coripha couvre une partie de la côte méridionale et remplace la majestueuse Palma Real⁷² et le Cocos crispa de la côte septentrionale. De temps en temps le calcaire poreux (de la formation jurassique) paraissait au jour dans la plaine.

Le Batabano était⁷³ alors un pauvre village dont l'église n'avait été terminée que depuis quelques années. À une demi-lieue de distance commence la Sienega, terrain marécageux qui s'étend depuis la Laguna de Cortès jusqu'à l'embouchure du Rio Xagua, sur 60 lieues de longueur, de l'ouest à l'est. On croit au Batabano, que la mer continue dans ces régions, à gagner sur la terre et que l'irruption océanique a surtout été sensible à l'époque du grand éboulement⁷⁴ qui eut lieu à la fin du XVIIIe siècle, lorsque les moulins à tabac disparurent et que le Rio de la Chorrera changea son cours. Rien de plus triste que l'aspect de ces marécages autour du Batabano. Aucun arbrisseau n'interrompt la monotonie du paysage; quelques troncs rabougris de palmiers s'élèvent seuls, comme des mâts brisés, au milieu de grandes touffes de Joncacées et d'Iridées. Comme nous ne séjournâmes qu'une nuit au Bataba-

^{70 -} Les jeunes princes de la maison d'Orléans (le duc d'Orléans, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais) qui sont venus des États-Unis à La Havane en descendant l'Ohio et le Mississippi et ont séjourné dans l'île de Cuba pendant un an.

^{71 -} Voyez nos Nova Gen. et Spéc., Tom. I, p. 299.

^{72 -} Oreodoxa regia

^{73 -} Sur la véritable position astronomique du Batabano, voyez Tom. XI. On plaçait autrefois sur les cartes marines les plus recherchées de Bellin, de San Martin Suares, etc., le Batabano de 10° plus au sud, par lat. 24°33'. Arrowsmith le fait même 22°24' au lieu de 22°43' 24". Les premières bonnes observations faites sur la côte méridionale de l'île de Cuba sont dues au capitaine de frégate Don Ventura Barcaiztegui et à Don Francisco Le-

^{74 -} Voyez Tom. XI.

no, je regrettais vivement de ne pas pouvoir prendre des renseignements bien précis sur les deux espèces de crocodiles qui infestent la Sienega. Les habitants désignent l'une par le nom de cayman, l'autre par le nom de crocodile, ou comme on dit communément en espagnol, de cocodrilo. Ils nous assurèrent que le dernier est plus agile et plus haut sur jambes qu'il a le museau beaucoup plus pointu que les caymans et qu'il ne se mêle jamais avec eux. Il est très courageux et l'on prétend même qu'il grimpe dans les bateaux lorsqu'il peut appuyer la queue. L'extrême hardiesse de cet animal avait déjà été signalée dans les premières expéditions du gouverneur Diego Velasquez.⁷⁵ Le crocodile s'éloigne jusqu'à une lieue de distance du Rio Cauto et de la côte marécageuse de Xagua pour dévorer les porcs dans l'intérieur des terres. On en voit de 15 pieds de long et les plus méchants poursuivent (dit-on) un homme à cheval, comme font les loups en Europe, tandis que les animaux qu'on appelle exclusivement caymans au Batabano sont si timides, qu'on ne craint pas de se baigner dans les endroits où ils vivent par bandes. Ces mœurs et le nom de cocodrilo donné à l'île de Cuba, au plus dangereux des Sauriens carnassiers, me paraissaient indiquer une espèce différente des grands animaux de l'Orénoque, du Rio Magdalena et de Saint-Domingue. Partout ailleurs sur le continent de l'Amérique Espagnole, les colons trompés par des récits exagérés sur la férocité des crocodiles d'Égypte, répètent qu'il n'y a de vrais crocodiles que dans le Nil tandis que les zoologistes ont reconnu qu'il y a en Amérique à la fois des caymans ou alligators à museau obtus et à jambes sans dentelures et des crocodiles à museau pointu et à jambes dentelées; dans l'ancien continent, à la fois des crocodiles et des gavials. Le Crocodilus acutus de Saint-Domingue, dont je ne saurais distinguer jusqu'ici spécifiquement le crocodile des grandes rivières de l'Orénoque et du Magdalena, a même pour me servir de l'expression de M. Cuvier, ⁷⁶ une ressemblance si étonnante avec le crocodile du Nil, qu'il a fallu un examen minutieux de chaque partie pour prouver que la loi de Buffon, relative à la distribution des espèces entre les régions tropicales des deux continents. n'était pas en défaut.

Comme à mon second passage par La Havane en 1804 je ne pouvais retourner à la Sienega du Batabano, je fis venir à grands frais les deux espèces que les habitants appellent caymans et crocodiles. Il m'arriva de ces derniers deux individus vivants dont le plus âgé avait 4 pieds 3 pouces de long. On avait eu beaucoup de peine à les prendre. On les transporta, muselés et liés sur un mulet. Ils étaient vigoureux et assez féroces. Pour observer leurs habitudes et leurs mouvements, 77 nous les plaçâmes dans une grande salle où, grimpés sur un meuble très élevé, nous pouvions les voir attaquer de gros

^{75 -} Herera, Hist. de Ind. occid., Dec. I, lib. 9, Cap.4 p.232.

^{76 -} Cuvier, Rech. sur les ossements fossiles, Tom. V Pl. II, p. 27. Cette analogie frappante n'a pu être reconnue par M. Geoffroy de Saint-Hilaire qu'en 1803, lorsque le général Rochambeau envoya un crocodile de Saint-Domingue au Muséum d'histoire naturelle à Paris. (Annales du Muséum, Tom. II, p. 37, 53). Des dessins et les descriptions détaillées de la même espèce qui habite les grandes rivières de l'Amérique méridionale, avaient été faits par M. Bonpland et par moi en 1800 et 1801, pendant notre navigation sur l'Apure, l'Orénoque et le Magdalena. Nous avons eu le tort si commun aux voyageurs de ne pas les faire passer dès-lors en Europe, accompagnés de quelques jeunes individus.

^{77 -} M. Descourtilz qui connaît les habitudes des crocodiles plus que tous les auteurs qui ont écrit sur ce reptile, a vu, comme Dampier et comme moi, le Crocodilus acutus approcher souvent le museau de sa queue. Voyage d'un Naturaliste, Tom. III, p. 87.

chiens. Ayant vécu à l'Orénoque, au Rio Apure et au Magdalena pendant six mois au milieu des crocodiles, nous nous plaisions à observer encore une fois, avant de retourner en Europe, ces animaux singuliers qui passent avec une rapidité étonnante, de l'immobilité aux mouvements les plus impétueux. Les individus qu'on nous envoya du Batabano comme crocodiles, avaient le museau aussi pointu que les crocodiles de l'Orénoque et du Magdalena (Crococlilus acutus, Cuv.); leur couleur était un peu plus foncée, vert-noirâtre sur le dos et blanche sous le ventre. Les flancs étaient tachetés de jaune. L'ai compté comme dans tous les vrais crocodiles, 38 dents dans la mâchoire supérieure, 30 dans la mâchoire inférieure. Parmi les premières la 10e et la 9e, parmi les dernières, la 1ère et la 4e étaient les plus grandes. La description que nous avons faite sur les lieux, M. Bonpland et moi, porte expressément que la 4^e dent inférieure embrasse librement la mâchoire supérieure. Les extrémités postérieures étaient palmées. Ces crocodiles du Batabano nous paraissaient spécifiquement identiques avec le Crocodilus aculus : il est vrai que tout ce qu'on nous rapportait de leurs mœurs ne s'accordait pas trop avec ce que nous avions observé nous-mêmes à l'Orénoque mais les Sauriens carnassiers d'une même espèce, sont plus doux et plus timides, ou plus féroces et plus courageux, dans une même rivière, selon la nature des localités. 78 L'animal qu'on appela cayman au Batabano mourut en chemin et on avait eu l'imprévoyance de ne pas nous l'apporter, de sorte que nous ne pûmes faire la comparaison des deux espèces. Y aurait-il, dans le sud de l'île de Cuba, de véritables caymans à museau obtus, dont la 4e dent inférieure entre dans la mâchoire supérieure; des alligators semblables à ceux de la Floride? Ce que les colons disent de la tête beaucoup plus allongée de leur cocodrilo del Batabano rend ce fait presque certain⁷⁹ et dans ce cas, par un heureux instinct, le peuple aurait distingué dans celle île avec la même justesse, entre crocodile et cayman, que le font aujourd'hui de savants zoologistes en rétablissant des sous-genres qui portent les mêmes noms. Je ne doute pas que le crocodile à museau aigu et l'alligator ou cayman à museau de brochet on habitent à la fois mais par bandes distinctes, les côtes marécageuses entre Xagua, le Surgidero du Batabano et l'île des Pinos. C'est dans cette dernière île que Dampier, aussi digne d'éloges comme physicien observateur que comme marin intrépide, a été frappé de la grande différence qu'offrent les caymans et les crocodiles américains. Ce qu'il rapporte sur cet objet dans son Voyage à la baie de Campêche, aurait pu, il y a plus d'un

^{78 -} Tom. VIII; IX.

^{79 -} J'ai cru trouver une légère différence dans la position des grosses plaques (clous) de la nuque. Le grand individu de Batabano offrait près de la tête, d'abord quatre tubercules placés de file et puis trois rangées de deux. Dans l'individu plus jeune, je comptais d'abord une première rangée de 4 clous, puis une seule rangée de 2, suivie d'un grand espace vide : après cet espace commencent les plaques du dos. Cette dernière disposition est la plus commune dans le crocodile de l'Orénoque. Celui du Magdalena offre trois rangées de clous à la nuque, dont les deux premières de 4, la dernière de 2 clous. Dans les individus du Crocodilus acutus que le Muséum d'histoire naturelle de Paris a reçu de Saint-Domingue, il y a d'abord 2 rangées de 4 et puis une de 2 clous. Je traiterai de la constance de ce caractère dans le second Volume de mon Recueil de Zoologie. Les quatre poches qui portent le musc (bolzas del abisicele) sont placées, dans le crocodile du Batabano, exactement comme je les id dessinées sur celui du Rio Magdalena, sous la mâchoire inférieure et près de l'anus : mais j'ai été singulièrement frappé de ne sentir cette odeur à La Havane, trois jours après la mort de l'animal, par une température de 30° tandis qu'à Mompox sur les rives du Magdalena, des crocodiles vivants empestaient notre appartement. J'ai vu depuis que Dampier a aussi remarqué « une absence d'odeur dans le crocodile de Cuba, là où les caymans répandaient une odeur de musc très forte ».

^{80 -} Crococlilus acutus de Saint-Domingue. Alligator lucius de la Floride et du Mississippi.

siècle, exciter la curiosité des savants, si les zoologistes ne rejetaient pas le plus souvent avec dédain tout ce que les navigateurs ou d'autres voyageurs, dépourvus de connaissances scientifiques, ont observé sur les animaux. Après avoir donné plusieurs caractères qui ne sont pas également exacts, pour distinguer les crocodiles des caymans, Dampier insiste sur la distribution géographique de ces énormes Sauriens. « Dans la baie de Campêche, dit-il, je n'ai vu que des caymans ou alligators ; à l'île du Grand-Cayman il y a des crocodiles et pas d'alligators ; à l'île des Pinos et dans les innombrables creeks et estères de la côte de Cuba, il y a des crocodiles et des caymans à la fois.81 J'ajouterai à ces observations précieuses de Dampier, que le véritable crocodile (C. acutus) se retrouve dans les Antilles sous le vent qui sont les plus rapprochées de la Terre-Ferme, par exemple à la Trinité, à la Marguerite, et vraisemblablement aussi, malgré le manque d'eau douce, à Curacao. 82 Plus au sud, on l'observe (et sans que j'aie rencontré avec lui aucune de ces espèces d'alligators qui abondent sur les côtes de la Guyane⁸³), dans le Neveri, le Rio Magdalena, l'Apure et l'Orénoque jusqu'au confluent du Cassiquiare avec le Rio Negro (lat. 2° 2') par conséquent à plus de 400 lieues de distance du Batabano. Il serait intéressant de constater où se trouve sur la côte orientale du Mexique et du Guatemala, entre le Mississippi et le Rio Chagre (dans l'isthme de Panama), la limite des diverses espèces de Sauriens carnassiers.

Nous étions sous voiles le 9 mars avant le lever du Soleil, un peu effrayés de l'extrême petitesse de notre goélette dont les aménagements ne nous permettaient guère de coucher autrement que sur le tillac. La chambre (camera de pozo) ne recevait l'air et la lumière que d'en haut. C'était une véritable cale aux vivres dans laquelle nous avions de la peine à placer nos instruments. Le thermomètre s'y soutenait constamment à 32° et 33° centésimaux ; heureusement ces incommodités ne durèrent que 20 jours. La navigation dans les canots de l'Orénoque et dans un bâtiment américain chargé de plusieurs milliers d'arrobas de viande séchée au soleil nous avait rendus moins difficiles.

Le golfe du Batabano, bordé de côtes basses et marécageuses, se présentait comme un vaste désert. Les oiseaux pêcheurs qui généralement sont à leur poste avant que les petits oiseaux de terre et les paresseux zamuros⁸⁴ se réveillent, ne paraissent qu'en petit nombre. L'eau de la mer était d'un brun verdâtre comme dans quelques lacs de la Suisse tandis que l'air, à cause de son extrême pureté, avait au moment où le soleil paraissait sur l'horizon, cette teinte un peu froide de bleu pâle, qui frappe nos peintres de paysages à la même heure dans le midi de l'Italie et sur laquelle les objets lointains se détachent avec une vigueur remarquable. Notre goélette était le seul bâtiment dans le golfe car la rade du Batabano n'est presque visitée que par des contrebandiers ou, comme on dit plus poliment ici, par *los tratantes*. Nous

^{81 -} Dampier's Voyages and Descriptions (1599), Tom. II, P. 1, p. 30 et 73.

^{82 -} Seba, p. civ, fig. 1-9.

^{83 -} Alligator sclerops et Alligator palpebrosus.

^{84 -} Le Percnoptère de l'Amérique équinoxiale, Vultur aura.

avons rappelé plus haut en parlant du canal projeté des Guines85 combien le Batabano pourrait devenir important pour les communications de l'île de Cuba avec les côtes du Venezuela. Dans son état actuel, sans qu'aucun curage ait été tenté, on y trouve à peine 9 pieds d'eau. 86 Le port est placé dans le fond d'une baie qui est terminée à l'est par la Punta Gorda, à l'ouest par la Punta de Salinas, mais cette baie même ne forme que le fond (le sommet concave) d'un grand golfe qui a près de 14 lieues de profondeur du sud et du nord et qui, dans une étendue de 50 lieues, entre la Laguna de Cortès et le Cayo de Piedras, est fermé par une innombrable quantité de bas-fonds et de cayes. Une seule grande île, dont l'area excède quatre fois celle de la Martinique et dont les montagnes arides sont couronnées de majestueux Conifères s'élève au milieu de ce labyrinthe. C'est l'Isla de Pinos, appelée par Colomb, El Evangelista, et puis par d'autres pilotes du 16e siècle, Isla de Santa Maria. Elle est célèbre par l'excellent acajou (Swietenia Mahagoni) qu'elle fournit au commerce. Nous cinglâmes à l'ESE., en prenant la passe de Don Cristobal pour atteindre l'îlot rocheux de Cayo de Piedras et sortir de cet archipel que les pilotes espagnols désignent, depuis les premiers temps de la conquête, par les noms de Jardins et de Bosquets (Jardines y Jardinillos). Les véritables Jardins de la Reine, 87 plus rapprochés du Cap Cruz, sont séparés de l'archipel que je vais décrire par une mer libre de 35 lieues de large. Colomb même les appela ainsi au mois de mai 1494 lorsque dans son second voyage, il lutta pendant 58 jours contre les courants et les vents, entre l'île de Pinos et le Cap oriental de Cuba. Il décrit les îlots de cet archipel comme verdes, llenos de arboledas y graciosos.⁸⁸

En effet, une partie de ces prétendus jardins est très agréable ; le navigateur voit changer la scène à chaque instant et la verdure de quelques îlots paraît d'autant plus belle qu'elle contraste avec d'autres cayes qui n'offrent que des sables blancs et arides. La surface de ces sables échauffée par les rayons du Soleil, semble ondoyante comme la surface d'un liquide. Par le contact de couches d'air d'inégale température, elle produit de 10h du matin jusqu'à 4h du soir, les phénomènes les plus variés de la suspension et du mirage. Dans ces lieux déserts, c'est encore l'astre du jour qui anime le paysage, qui donne de la mobilité aux objets que frappent ses rayons, à la plaine poudreuse, aux troncs des arbres, aux rochers qui avancent dans la mer sous la forme de

^{85 -} Voyez plus haut.

^{86 -} Les plus grandes embarcations qui entrent dans le Surgidero du Batabano calent 15 palmas (à 9 pouces esp.). Les bonnes passes sont vers l'ouest, le Canal del Puerto Frances, entre le cap occidental de l'île de Pinos et la Laguna de Cortès, et à l'est de l'île de Pinos, les quatre passes du Rosario, des Gordas, de la Savana de Juan Luis et Don Cristobal, entre les cayes et la côte de Cuba.

^{87 -} Il existe à La Havane même, beaucoup de confusion géographique sur les anciennes dénominations de Jardines del Rey et Jardines de la Reyna. Dans la description de l'île de Cuba, que renferme le Mercurio americano (Tom. II, p. 588), et dans la Historia natural de la Isla de Cuba (Cap.1, § 8. 1), rédigée à La Havane par Don Antonio Lopez Gomez, les deux groupes sont placés sur la côte méridionale de l'île. M. Lopez dit même que les Jardines del Rey s'étendent de la Laguna de Cortès à Bahia de Xagua mais il ne reste aucun doute historique que le gouverneur Diego Velasquez a donné ce nom à la partie occidentale des cayes du Vieux-Canal, entre Cayo Frances et le Monillo, sur la côte septentrionale de l'île de Cuba. (Herera, Tom. 1, p. 8, 81, 55 et 232; Tom. II, p. 181.) Les Jardines de la Reyna, situés entre Cabo Cruz et le port de la Trinité, ne sont aucunement liés aux Jardines y Jardinillos de la Isla de Pinos. Entre ces deux groupes de cayes se trouvent les bas-fonds (placeres) de la Paz et de Xagua.

^{88 -} Churchill's Collecta p. 560. Pedro Munoz, Hist. Del Nuevo Mundo, p. 214, 216.

^{89 -} Voyez les mesures de réfraction extraordinaire que j'ai faites à Cumana, Tom. IV.

caps. Dès que le Soleil se montre, ces masses inertes paraissent comme suspendues en l'air et sur la plage voisine, les sables offrent le spectacle trompeur d'une nappe d'eau mollement agitée par les vents. Une traînée de nuages suffit pour rasseoir sur le sol et les troncs d'arbres et les rochers suspendus, pour rendre immobile la surface ondoyante des plaines et dissiper ces prestiges que les poètes arabes, persans et indous ont chantés « comme les douces tromperies de la solitude du désert ».

Nous doublâmes le Cap Mataliambre avec une extrême lenteur. Comme le chronomètre de Louis Berthoud avait conservé une très bonne marche à La Havane, je profitai de l'occasion qui se présentait pour déterminer dans ce jour et les jours suivants, les positions de Cayo de Don Cristobal, Cayo Flamenco, Cayo de Diego Perez et Cayo de Piedras. 90 Je m'occupai aussi à examiner l'influence qu'exerce le changement de fond sur la température de la mer à sa surface. 91 À l'abri de tant d'îlots, cette surface est calme comme un lac d'eau douce, les couches de différentes profondeurs ne se trouvant pas mêlées, les moindres changements qu'indique la sonde agissent sur le thermomètre. Je fus surpris de voir qu'à l'est du petit Cayo de Don Cristobal les hauts-fonds ne se distinguaient pas par la couleur laiteuse de l'eau comme sur le banc de la Vibora, au sud de la Jamaïque et sur tant d'autres bancs que j'avais reconnus au moyen du thermomètre. Le fond de l'anse du Batabano est un sable composé de coraux détruits ; il nourrit des fucus qui ne viennent presque pas à la surface. L'eau est verdâtre comme je l'ai déjà fait remarquer et l'absence de la teinte laiteuse est due sans doute au calme parfait qui règne dans ces contrées. Partout où l'agitation se propage à une certaine profondeur, un sable très fin ou des particules calcaires suspendues dans l'eau la rendent trouble et laiteuse. Il y a cependant des bas-fonds qui ne se distinguent ni par la couleur ni par la basse température des eaux et je pense que ces phénomènes dépendent de la nature d'un fond dur et rocheux, dépourvu de sables et de coraux, de la forme et à la déclivité des accores, de la vitesse des courants, du manque de propagation de mouvement vers les couches inférieures de l'eau. Le froid qu'indique le plus souvent le thermomètre à la surface des hauts-fonds, est dû à la fois aux molécules d'eau que le rayonnement et le refroidissement nocturnes font tomber de la surface à la profondeur où elles sont arrêtées dans leur chute par les hauts-fonds, et au mélange de couches d'eau très profondes qui remontent sur les accores du banc comme sur un plan incliné pour se mêler avec les couches de la surface.

^{90 -} Voyez mon *Recueil d'obs. astr.*, Tom. II, p. 109. M. Bauza a rattaché mes observations à celles de M. del Rio, dans le croquis des *Jardines y Jardinillos* qu'il a bien voulu me communiquer et qui rectifie la partie sud de ma carte de l'île de Cuba. (Voyez le second tirage de cette carte, celui de 1826).

^{91 -} l'ai trouvé en degrés du thermomètre de Réaumur :

Mer: 19,7°- air: 22,3°- profondeur: 10 pieds - à 8 milles au nord de Punta Gorda.

Mer: 18,8° - air: 23,0°- profondeur: 7/2 -entre les cayes de Las Gordas et de Don Cristobal.

Mer: 19,7°- air: 22,2°- profondeur: 10 pieds - autour de Cayo Flamenco.

Mer: 20.7° - air: 22.0° - profondeur: 80 pieds - goufre entre Cavo Flamenco et Cavo de Piedras.

Mer: 19,6°- air: 24,2°- profondeur: 9 pieds - bord oriental du goufre tout près de Cayo de Piedras.

Mer: 18,2- air: 24,3°- profondeur: 8 pieds - un peu plus à l'est.

Mer: 21,5°- air: 23,0° - profondeur: pas de fond - au sud de Xagua.

Table des matières

Suite du Livre X Suite du Chapitre XXVIII	7
Notes du Livre X	59
Livre XI Chapitre XXIX	85

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g. Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g. Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales. Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture. Reliure dos carré collé.

Dépôt légal: mars 2020







A. Bonpland (1773-1858)

Un palmier des plus majestueux de cette tribu, la Palma Real, donne au paysage, dans les environs de La Havane, un caractère particulier. C'est l'Oreodoxa regia de notre description des palmiers américains : son tronc élancé mais un peu renflé vers le milieu s'élève à 60 ou 80 pieds de hauteur ; sa partie supérieure luisante, d'un vert tendre et nouvellement formée par le rapprochement et la dilatation des pétioles, contraste avec le reste qui est blanchâtre et fendillé. C'est comme deux colonnes qui se surmontent. La Palma Real de l'île de Cuba a des feuilles panachées qui montent droit vers le ciel, et ne sont recourbées que vers la pointe. Le port de ce végétal nous rappelait le palmier Vadgiai qui couvre les rochers dans les cataractes de l'Orénoque et balance ces longues flèches au-dessus d'un brouillard d'écume. Ici, comme partout où la population se concentre, la végétation diminue. Autour de La Havane, dans l'amphithéâtre de Regla, ces palmiers qui faisaient mes délices, disparaissent d'année en année. Les endroits marécageux, que je voyais couverts de Bambousacées, se cultivent et se dessèchent. La civilisation avance et l'on assure qu'aujourd'hui la terre, plus dénuée de végétaux, offre à peine quelques traces de sa sauvage abondance.







Couverture : Vultur Gryphus, par A. de Humboldt